

JOURNAL
DES
DEMOISELLES

QUARANTE-SIXIÈME ANNÉE

PARIS
AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DROUOT, 2

—
1878

JOURNAL
DE L'AYUNTAMIENTO DE MADRID
DE MEMOIRS

QUARANTE-SIXIEME ANNEE

PARIS
AU BUREAU DU JOURNAL, RUE BROUET, 11

TABLE

DU QUARANTE-SIXIÈME VOLUME

INSTRUCTION.

Le loyal Serviteur, par Mlle A. Urbain, p. 1, 29 et 57. — *Vauvenargues*, par Mme Bourdon, p. 85. — *Voyage à Travers les Mots: Les Instruments*, par Ch. Rozan, p. 87 et 113. — *Le Pôle nord*, par R. Cortambert, p. 141. — *L'Imagination*, par A. Rondelet, p. 169, 197, 225 et 253. — *Chateaubriand*, par Mme Bourdon, p. 281 et 309.

BIBLIOGRAPHIE.

Fauvette, par Mme de Stolz, p. 7. — *La bonne Ménagère*, par Mme E. Raymond, p. 8. — *Les Pionniers français dans l'Amérique du Nord*, par F. Parkman, p. 35. — *Histoire d'un Enfant, le petit Chose*, par A. Daudet, p. 37. — *Vie de Madame de la Rochefoucauld*, p. 61. — *L'Art d'écrire*, par A. Rondelet, p. 62. — *Manuel littéraire*, par Mlle G. de Ch., p. 63. — *Les Merveilles du Bon Dieu*, par Mlle V. Barbier, p. 91. — *Vie de Mathilde de Nédonchel*, p. 92. — *La Grèce et l'Orient en Provence*, par Ch. de Lenthéric, p. 117. — *Du Grave au Doux*, poésie, par Paul Collin, p. 118. — *Le Vieux de la Forêt*, par Mme de Stolz, p. 119. — *Vie de la Mère Elisabeth Rollat*, p. 145. — *L'Art de bien tenir une Maison*, par Mme de Bassanville, p. 146. — *Mademoiselle Savaux*, par Emile Gossot, p. 172. — *Rose Mary*, par Lady Fullerton, p. 174. — *Le Fillet et l'Hameçon*, par Dorothée de Boden, p. 174. — *Traité pratique de l'Éducation maternelle*, par Mgr. Pichenot, p. 200. — *La grande Ville*, par H. Audeval, p. 201. — *Le grand Vaincu*, par H. Cauvain, p. 227. — *Chateaupaille*, par Paul Féval, p. 228. — *La Hollande pittoresque*, par H. Havard, p. 256. — *Margaret la Transplantée*, par Mlle Th. Alphonse Karr, p. 257. — *Primavera*, par M. Maryan, p. 258. — *Le Livre d'or Français*, par F. Godefroy, p. 283. — *Livres d'étrennes*, p. 314.

ÉDUCATION.

Conseils par Mme Bourdon: *Le Langage*, p. 8. — *Le Célibat*, p. 38. — *Cet Age est sans pitié*, p. 92. — *L'Inégalité d'humeur*, p. 119. — *La Probité*, p. 175. — *Un Défaut*, p. 229. — *Sursim corda*, p. 284. — *Seule dans Paris*, par Mme Bourdon, p. 10, 39, 63, 95, 121, 147, 176 et 202. — *La Proie et l'Ombre*, par Cl. de Chandeneux, p. 14, 44, 73, 103, 125, 151, 180 et 205. — *Les Lunettes de ma Grand-Mère*, par A. Rondelet, p. 69. — *Village*, charade, par Cl. Chancel, p. 99. — *Les Maurénal*, par Mme la comtesse de la Rochère, p. 211, 236, 270 et 285. — *Matheur et Bonheur*, par Mme de Stolz, p. 230 et 258. — *Les Illusions de Thérèse*, tiré de l'allemand, par T. B., p. 264, 291 et 314.

POÉSIES.

La Nonne et la Fleur, par P. Blanchemain, p. 23. — *Sœur Simple*, par E. Grimaud, p. 51. — *L'Immortalité*, par A. Pommier, p. 80. — *L'Orphelin*, par A. tran, p. 107. — *A Un Captif*, par E. Grimaud, p. 135. — *A mes Livres*, par P. Blanchemain, p. 162. — *Château-Thébaud*, par E. Grimaud, p. 218. — *Saint-Vincent-de-Paul*, par F. Coppée, p. 247. — *La Viollette*, par Paul Collin, p. 275. — *La Ferme*, par M. Charot, p. 203. — *Le Magyar*, par F. Coppée, p. 331.

REVUE MUSICALE.

La Bonne Aventure. — *Souhais*. — *Productions*

musicales de 1877. — *La Tzigane*, p. 23. — *Le Fandango, l'Etoile, Gille de Bretagne, Zilia*; Concerts et Nouvelles, p. 52. — Une Anecdote sur Verdi; *Le Char, Babilole*, musique nouvelle, p. 80. — *Le Petit-Duc*; *Poèmes d'Octobre*, musique en vogue, p. 108. — Faure au Théâtre-Français; les Concerts de Paris; compositions nouvelles, p. 136. — La Salle des Concerts du Trocadéro; Concerts, p. 191. — *Alma l'incantatrice*; Le grand Orgue de l'Exposition universelle; Productions recommandées, p. 163. — *Psyché*; concert du Trocadéro; les Tziganes; choix de compositions, p. 218. — Les Orchestres italiens au Palais du Trocadéro, la musique au Salon de 1878, p. 248. — Les Musiciens arabes; le grand Orgue du Trocadéro; musique de choix, p. 276. — La musique russe au Palais du Trocadéro; les Bohémiens russes à l'Orangerie; les Séances d'Orgue; compositions de choix, p. 303. — *Polyeucte*, p. 331.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Riz de veau au gratin; Sole normande, p. 25. — Gâteau mousseline; Procédé pour suspendre aux murs les assiettes de faïence, p. 50. — Remède contre la toux; Remède contre les rhumatismes; Filets de chevreuil rôtis, p. 82. — Sauce blanche; Beignets à l'oseille, p. 107. — Gelée à l'orange; Volaille aux truffes; Sauce au vin, p. 136. — Cuisson d'un Jambon, p. 162. — Conseils pratiques pour les Voyages, p. 190. — Gâteau de riz; Massepain au chocolat; Recette contre le Mal de dents, p. 217. — Rissoles de lièvre; Macédoine de fruits; Menu d'un Dîner en automne, p. 246. — Aspic au foie gras et aux perdreaux; Ratatouille de brou de noix, p. 275. — Saumon à la Chambord; Homard à l'Américaine, p. 308. — Gâteau de riz à la crème sauce Béchamel, p. 330.

CORRESPONDANCE.

Pages 25, 54, 82, 110, 138, 165, 193, 220, 249, 278, 305 et 334.

MOSAÏQUES ET DEVINETTES.

Pages 28, 56, 84, 112, 140, 168, 195, 196, 223, 224, 252, 280, 307 et 336.

RÉBUS.

Dessinés par G. Levert et gravés par Gilbert. Nous mesurons le prochain à notre aune, p. 28. — Ne laisse jamais le soleil se coucher sur ta colère, p. 56. — Ce sont les faits qui hurlent, p. 84. — Si tu veux réussir, garde ton secret, p. 112. — Le temps fortifie l'amitié, p. 140. — L'occasion perdue ne se retrouve jamais, p. 168. — Il faut toujours tendre à la perfection, p. 196. — Chacun est artisan de sa fortune, p. 224. — Qui creuse des embûches y tombe souvent, p. 252. — Tel menace qui a peur, p. 280. — Fais le bien et ne regarde pas à qui, p. 302. — Le bonheur que donne la fortune est de faire du bien, p. 336.

MODES.

Pages 1, 5, 9, 13, 17, 21, 25, 29, 33, 37, 41 et 45.

EXPLICATIONS DES ANNEXES.

Pages 4, 7, 12, 15, 19, 23, 27, 31, 35, 39, 43 et 48.

MUSIQUE.

AVRIL. — *Bagatelle* (1^{re} et 2^e), par BEETHOVEN. AOUT. — 3^{me} *Sonatine*, par Mlle H. WILD.

ANNEXES DIVERSES.

JANVIER. — Une gravure de modes. — Une gravure de travestissements. — Une planche repoussée : Trois dentelles renaissance. — Une planche repoussée colorisée : Lambrequin en drap. — Imitation de peinture à l'huile : Lièvre. — PREMIER CAHIER : Costumes, confection, toilettes d'enfants, coiffure, broderies et travaux divers.

FÉVRIER. — Deux gravures de modes. — TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE : Bande Louis XIII. — Imitation de peinture à l'huile : Canard. — GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX : 1^{er} côté : Dentelles renaissance et guipure Richelieu ; 2^e côté : Filet brodé. — DEUXIÈME CAHIER : Broderies, confections, objets de layette et travaux divers.

MARS. — Une gravure de modes. — PETITE PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE : Boîte à gants. — PETITE PLANCHE DE TRAVAUX : 1^{er} côté : Alphabets ; 2^e côté : Bande ; broderie sur drap. — TROISIÈME CAHIER : Costumes, costumes d'enfants, corsage, broderies et travaux divers.

AVRIL. — Une grande gravure de confections. — Une gravure de chapeaux. — TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE : Bande. — QUATRIÈME CAHIER : Costumes, costumes d'enfants, broderies et travaux divers.

MAI. — Leçon de coiffure. — Gravure de modes. — Gravure d'enfants. — PETITE PLANCHE REPOUSSÉE : Coffret à bijoux en macramé. — CINQUIÈME CAHIER : Tapisserie, costumes, toilettes de premiers communisants et de premières communiantes, lingerie, petits objets pour babies, broderies et travaux divers.

JUIN. — Une gravure de modes. — PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE : Tabouret de piano. — PETITE PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE : Bande en toile Véronèse. — PLANCHE DE BRODERIE : Alphabets. — SIXIÈME CAHIER : Costumes, confections, lingeries, broderies et travaux divers.

JUILLET. — Une gravure de modes. — PLANCHE DE TRAVAUX : 1^{er} côté : Pouff mauresque ; appliques et tapisserie par signes ; 2^e côté : Robe de baptême, guipure Richelieu. — PETITE PLANCHE COLORIÉE : Disposition des nuances du pouff en tapisserie par signes. — PAYSAGE : procédé pantotypique. — SEPTIÈME CAHIER : Coiffure, lingeries, costumes, costumes de bains, broderies et travaux divers.

AOUT. — Une gravure de modes. — PETITE PLANCHE REPOUSSÉE : Filet brodé. — PAYSAGE : Procédé pantotypique. — HUITIÈME CAHIER : Amazones, costumes, costumes d'enfants, lingeries, broderies et travaux divers.

SEPTEMBRE. — Une gravure de modes. — Une gravure d'enfants. — PLANCHE DE TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE : Fond plein. — PETITE PLANCHE DE TRAVAUX : 1^{er} côté : Alphabets, alphabet minuscule. — 2^e côté : Voile de fauteuil ou nappe d'autel en toile Colbert. — ABAT-JOUR, 1^{er} tiers. — NEUVIÈME CAHIER : Costumes, costumes d'enfants, lingeries, chapeaux, broderies et travaux divers.

OCTOBRE. — Une grande gravure de confections. — Une gravure de chapeaux. — ABAT-JOUR (2^e et 3^e tiers), vue de l'Exposition. — DIXIÈME CAHIER : Costume, costumes d'enfants, broderies et travaux divers.

NOVEMBRE. — Une gravure de modes. — Une gravure d'enfants. — Imitation de porcelaine du Japon : Cache-pot. — GRANDE PLANCHE : Travaux d'étranges. — ONZIÈME CAHIER : Costumes, costumes d'enfants, broderies et travaux divers.

DÉCEMBRE. — Une gravure de modes. — TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE : Ecran-bannière. — PETITE

PLANCHE REPOUSSÉE : Boîte à mouchoirs. — GRANDE PLANCHE DE BRODERIE : Alphabets. — CALENDRIER : Hotte, vide-poche. — DOUZIÈME CAHIER : Costumes, costumes d'enfants, broderies et travaux divers.

PATRONS DE GRANDEUR NATURELLE.

JANVIER. — PLANCHE I. — *Grande planche recto et verso* : Corsage décolleté (2^e toilette, gravure n° 4136). — Sortie de bal, page 6 — Robe de petite fille, page 3 (cahier de janvier). — Robe de bal pour fillette (gravure n° 4136). — Costume pour petit garçon, page 3 (cahier de janvier).

FÉVRIER. — PLANCHE II. — *Patrons à pièces indépendantes pouvant se découper* : Capeline drapée à l'égyptienne. — Tablier de baby, page 1 (cahier de février).

MARS. — PLANCHE III. — *Petite planche recto et verso* : Matinée ou robe de chambre, page 6. — Polonaise, costume de fillette, page 7 (cahier de mars). — PATRON COUPÉ : Corsage vosgien.

AVRIL. — PLANCHE IV. — *Grande planche recto et verso* : Mantelet, 3^e toilette. — Jaquette pour jeune fille, 9^e toilette. — Rotonde à menottes, 2^e toilette. — Visite, châle, 7^e toilette. — Paletot avec entre-deux à jours, 5^e toilette (gravure n° 4146).

MAI. — PLANCHE V. — *Petite planche recto et verso* : Corsage à plastron plissé (1^{re} toilette, gravure n° 4153). — Robe pour petite fille de 5 à 7 ans, 1^{re} figure. — Veste et gilet pour petit garçon, 5^e figure (gravure n° 4153 bis).

PATRON COUPÉ : Polonaise ou robe princesse, page 6 (cahier de mai).

JUIN. — PLANCHE VI. — *Petite planche recto et verso* : Echarpe drapée (page 8, cahier de juin). — Corsage à gilet (2^e toilette, gravure n° 4157). — Mante-Visite pour dame âgée (page 8, cahier de juin). — Vêtement pour petit garçon de 3 à 5 ans (gravure n° 4151).

JUILLET. — PLANCHE VII. — *Grande planche recto et verso* : Corsage (1^{re} toilette, gravure n° 4162). — Bain de mer. — Jupe courte. — Costume de bain pour enfant, page 7. — Chemise avec poignet décolleté en carré, page 2 (cahier de juillet).

AOUT. — PLANCHE VIII. — *Petite planche recto et verso* : Robe pour enfant (gravure n° 4166). — Guimpe. — Corsage de dessous. — Parure, col évasé. — Bonnet du matin (page 8, cahier d'août).

SEPTEMBRE. — PLANCHE IX. — *Petite planche recto et verso* : Robe de dessous de trois grandeurs différentes pour enfant (page 8, cahier de septembre). — Vêtement pour petit garçon (gravure n° 4171).

PATRON COUPÉ : Parure, col rabattu (page 4, cahier de septembre).

OCTOBRE. — PLANCHE X. — *Grande planche recto et verso* : Rotonde-pèlerine, 10^e toilette. — Basquine, 6^e toilette. — Paletot, 4^e toilette. — Grande visite, 7^e toilette. — Pelisse russe, 1^{re} et 3^e toilettes (gravure n° 4175).

NOVEMBRE. — PATRON COUPÉ : Pardessus pour enfant (page 2, cahier de novembre).

DÉCEMBRE. — PLANCHE XII. — *Petite planche recto et verso* : Paletot de baby, page 2. — Capeline de baby, page 3. — Hotte-Calendarier, page 2. — Pardessus d'intérieur, page 2 (cahier de décembre).



JOURNAL DES DEMOISELLES

LE LOYAL SERVITEUR

Je voy mal faire et mal parler,
Je voy meschezf renouveler,
Je voy loyauté du tout morte,
Je voy trahison aspre et forte,
Je voy partout tout mal aller.

Tel est le tableau que, dans la seconde moitié du xv^e siècle, un poète de mauvaise humeur nous fait de son temps. Les couleurs en sont plus vives qu'agréables; mais l'auteur, à tout prendre, se borne à résumer en quelques vers ce que les Mémoires contemporains nous déroulent amplement en prose. Ceux de Philippe de Comines, que nous parcourions naguère, suffiraient seuls, au besoin, pour l'attester.

Ces reproches amers ne paraissent donc pas exagérés, et voilà un siècle bien et dûment condamné. Tout ce qu'on peut dire à sa décharge, c'est que, dans le cours de l'Histoire, depuis la création du monde, les siècles se suivent et se ressemblent.

Jamais cependant, même aux époques les plus dépravées, le mal n'a régné sans partage. En face de lui subsiste le bien; seulement, il ne fait pas tant de bruit. On doit se donner de la peine pour le découvrir dans son petit coin, à moins qu'il ne s'incarne par exception dans quelque lumineuse figure, qui s'élève au-dessus et en dehors de la foule, comme pour réhabiliter l'humanité.

C'est d'une de ces éclatantes personnifications que nous allons aujourd'hui emprunter le portrait au modeste biographe qui, sous le pseudonyme de *Loyal serviteur*, semble l'avoir tracé avec son cœur plus encore qu'avec sa plume.

« Je voy loyauté du tout morte! » — s'écriait

pourtant notre vieux poète. Mais il hantait la cour des princes.

Or, loin des princes et de leur cour, au fond de la belle vallée de Grésivaudan, vivait, dans les premières années du règne de Charles VIII, un brave et digne chevalier; Aymon du Terrail était son nom. La forte et antique race dauphinoise dont il sortait, illustrée par de grandes alliances, pouvait faire valoir à l'estime des hommes un titre bien plus incontestable encore, titre écrit maintes fois avec son propre sang sous la dictée du devoir et de l'honneur: Le bisaïeul du seigneur Aymon avait péri sur le champ de bataille de Poitiers; son aïeul sur celui d'Azincourt; son père, à Montlhéry. Lui-même, grièvement blessé à Guinegate, s'était vu, depuis lors, condamné au repos, et, l'épée pendue au croc, achevait paisiblement, dans le château de ses ancêtres, une vie qui touchait maintenant à sa quatre-vingtième année.

Quitte envers le passé de sa maison, dont il avait vaillamment soutenu la renommée, il ne l'était pas envers son avenir, car le Ciel avait réservé un grand souci, en même temps qu'une grande consolation à sa vieillesse: il était père. Ses forces décroissantes lui annonçaient de jour en jour l'approche de la mort; il n'y avait plus de temps à perdre pour ouvrir à ses enfants, entrés tardivement dans cette vie prête à le quitter, la carrière que chacun devait parcourir.

A ce point de la narration, se présente à nous un épisode doublement intéressant comme peinture de sentiment et comme étude de mœurs.

Le vénérable chef de famille appelle devant lui

ses quatre fils, dont le plus âgé n'avait pas vingt ans, et en présence de leur mère, « dame très-dévote et toute en Dieu », il demande d'abord à l'aîné quel état serait dans ses goûts.

La réponse du jeune homme se formule en peu de mots : Ne jamais quitter la maison, et, tant que vivra son vieux père, le servir en fils pieux : c'est à quoi se borne toute son ambition. Le vieillard n'y trouve rien à reprendre.

— « Eh bien, » dit-il, « Georges, puisque tu aimes la maison, tu demoureras icy à tuer les ours. »

Il passe au second, et lui pose la même question.

« Lequel, en l'âge de treize ans ou peu plus, éveillé comme un éméillon, répondit comme s'il avoit eu cinquante ans : — Monseigneur mon père, combien que amour paternel me tiégne si grandement obligé que je deusse oublier toutes choses pour vous servir sur la fin de vostre vie, ce néantmoins, ayant enraciné dedans mon cœur les bons propos que chacun jour vous récitez des nobles hommes du temps passé, mesmement de ceux de nostre maison, je seray, s'il vous plaist, de l'état dont vous et vos prédécesseurs ont esté, qui est de suyvre les armes.... et espère, aydant la grâce de Dieu, ne vous faire point de déshonneur. — Alors, répondit le bon vieillard en larmoyant :

— « Mon enfant, Dieu t'en doint (donne) la grâce. Jà ressembles-tu de visage et de corpsage à ton grant-père, qui fut en son temps un des accomplis chevaliers qui feust en chrestienté. Si mettray peine de te bailler le train pour parvenir à ton désir. »

Quel était ce jeune garçon « éveillé comme un éméillon », dont l'ardeur héroïque faisait larmoyer son vieux père ?

C'était le futur chevalier que l'admiration de ses contemporains allait surnommer *sans peur et sans reproches*. Le lieu où se passait cette scène patriarcale, était le château de Bayard, dont il devait porter et immortaliser le nom.

Le *Loyal serviteur*, qui nous raconte ceci, vivait-il dès lors dans l'intérieur domestique de la famille du Terrail ? On l'ignore ; mais attaché plus tard, selon toute probabilité, à la personne du bon chevalier, en qualité de secrétaire, il le prend ici au seuil de sa glorieuse carrière, pour ne le quitter qu'à sa mort. Poursuivons le récit du fidèle historien.

Après les deux aînés de ses fils, le père interroge les deux plus jeunes. L'un répond qu'il veut embrasser l'état du riche abbé d'Esney, leur parent ; l'autre, qu'il aspire à celui de leur oncle maternel, l'évêque de Grenoble. Rien de mieux : tous les deux entreront dans l'Église. Ils n'eurent point à se repentir de leur choix, et par la suite, avec l'aide de Bayard, nous apprend encore l'auteur, chacun d'eux atteignit le but où tendaient ses desirs. — « Or, ajoute-t-il, laissons les autres

» trois frères et retournons à l'histoire du bon » chevalier sans paour et sans reproches. — Et en effet, il ne nous parlera plus que de lui.

Sans tarder un jour, le seigneur Aymon, « qui ne pouvait plus chevaucher, » envoie prier son beau-frère, Laurent des Alemans, évêque de Grenoble, de vouloir bien se transporter au château de Bayard.

« A quoi le bon évêque, qui oncques ne fut » las de faire plaisir à ung chascun, obtempéra » de très-bon cœur.... s'en vint au giste en la » maison de Bayard, où il trouva son beau-frère » en une chaise auprès du feu, comme gens de » son âge font volentiers. »

Le foyer, oui, c'était là, abritée sous le manteau de la vaste cheminée, que trônait d'habitude, dans toute la majesté de ses cheveux blancs, la royauté domestique. Un salut affectueux s'échange entre le chatelain et son hôte. Le soir, un souper délicat est offert à l'évêque, en compagnie de quelques autres gentilshommes, amis ou parents de la maison du Terrail, que le maître du lieu avait appelés autour de lui, puis chacun se retire pour aller prendre le repos de la nuit.

Le lendemain seulement, après messe entendue, et au sortir d'un dîner non moins succulent que le souper de la veille, on se réunit en conseil. Le vieux chevalier ouvre la séance par quelques mots exprimant la vive satisfaction que lui causent les dispositions martiales de Pierre, son second fils, « qui ressemble de toutes façons, » dit-il, « à mon feu seigneur père », et il soumet ensuite à ses invités la question importante sur laquelle il a voulu les consulter : dans quelle illustre maison enverra-t-on le héros en herbe se former au métier de la guerre ?

Il n'y avait pas alors, en effet, d'école spéciale destinée à l'enseignement de ce métier privilégié. Les enfants des familles nobles en faisaient généralement l'apprentissage au service et sous la tutelle de quelque grand, près de qui, à titre de page d'abord, puis d'homme d'armes, ils se familiarisaient avec les exercices militaires et le Code de la chevalerie.

Chacun donne à son tour le conseil qui lui est demandé. L'un indique le roi de France ; l'autre, un prince de la maison de Bourbon. L'évêque de Grenoble propose le duc de Savoie. C'est un voisin, c'est surtout un ami. Chambéry est dans le diocèse de Grenoble. Le généreux prélat ajoute qu'il se charge d'y conduire lui-même son neveu, après « l'avoir très-bien mis en ordre, » et fourni d'un bon petit roussin, dont, peu de jours auparavant, il vient justement de faire l'acquisition.

Tous les assistants se rangent à l'avis de l'évêque, et le sire Aymon, lui remettant son fils entre les mains, dit à l'excellent oncle : « Tenez, » Monseigneur ; je prie à Notre-Seigneur, que si » bon présent en puissiez faire, qu'il vous fasse » honneur en sa vie. »

L'évêque mande immédiatement de Grenoble

un habile tailleur, qui s'acquitta de sa tâche avec tant d'ardeur, qu'en une seule nuit le satin et le velours apportés par lui sont transformés en habits pour le jeune Pierre. Le voilà donc « très-bien mis en ordre; » mais ce qui lui fait plus de plaisir encore, c'est assurément le rous-sin. Il l'enfourche hardiment, et devant tous les hôtes et tous les gens du château, forçant à l'obéissance le fier animal qui, sous cette main d'enfant, croyait pouvoir se livrer aux plus étranges caprices, renouvelle, à l'applaudissement général, le miracle d'Alexandre à l'égard de Bucéphale. L'épreuve est décisive. Son oncle, pressé de l'emmener, l'invite à prendre immédiatement, et sans mettre même pied à terre, congé de toute la compagnie.

« Lors, le jeune enfant, d'une joyeuse contenance, s'adressa à son père, auquel il dit : — Monseigneur mon père, je prie à Nostre Seigneur qu'il vous doint bonne et longue vie, et à moy grâce, avant qu'il vous oste de ce monde, que puissiez avoir bonnes nouvelles de moy. — Mon amy, dist le père, je l'en supplie; — et luy donna sa bénédiction. »

Tous les gentilshommes présents, enchantés de ses manières aisées, ont reçu à la ronde ses adieux. Est-ce fini? Non. Restait une personne, dont il n'a été dit qu'un mot à peine jusqu'à présent, et qui, tout en se tenant à l'écart, n'était certes pas la moins intéressée dans l'événement du jour.

« La povre dame de mère estoit en une tour du chasteau, qui tendrement ploroit; car combien qu'elle feust joyeuse dont son fils estoit en voye de parvenir, amour de mère l'admonestoit de larmoyer. »

On vient l'avertir que son fils est à cheval, qu'il est prêt à partir. Elle sort de la tour par une porte de derrière, fait venir le jeune homme devant elle, et lui adresse une douce exhortation, dont nous extrairons seulement quelques phrases principales :

« Pierre, mon amy, vous allez au service d'un gentil prince. D'autant que mère peut commander à son enfant, je vous commande trois choses, tant que je puis; et si vous les faites, soyez assuré que vous vivrez triomphalement en ce monde. La première, c'est que devant toutes choses, vous aymiez, craigniez et serviez Dieu, sans aucunement l'offenser s'il vous est possible.... La seconde, c'est que vous soyez doulz et courtois à tous gentils-hommes, en ostant de vous tout orgueil... Soyez loyal en faicts et dictz.... La tierce, que des biens que Dieu vous donnera vous soyez charitable aux povres nécessiteux; car donner pour l'honneur de luy n'apovrit oncques homme.... Vêla tout ce que je vous encharge. Je croy bien que vostre père et moy ne vivrons plus guère. Dieu nous face grâce à tout le moins, tant que nous serons en vie, que toujours puissions

» avoir bon rapport de vous! — « Alors le bon chevalier, quelque jeune aage qu'il eust, luy répondit : — Madame ma mère, de vostre bon enseignement tant humblement que m'est possible vous remercie; et espère si bien l'en-suyvre, que moyennant la grâce de celluy en la garde de qui me recommandez, en aurez contentement... »

La promesse ne fut pas vaine; on sait comment la tint jusqu'au dernier jour de sa vie le chevalier sans peur et sans reproches.

Les sages conseils de sa pieuse mère ne sont pas les seules provisions de voyage qu'il emportera en s'éloignant d'elle. La sollicitude maternelle embrasse toutes choses; elle s'efforce d'étendre ses ailes aussi loin que possible, pour couvrir encore le jeune oiseau qui prend sa volée :

« Alors la bonne dame tira de sa manche une petite bourslette, en laquelle avoit seulement six escus en or et ung en monnoye, qu'elle donna à son fils; et appela un des serviteurs de l'évesque de Grenoble, son frère, auquel elle bailla une petite malette, en laquelle avoit quelque linge, pour la nécessité de son fils, le priant que quand il seroit présenté à Monseigneur de Savoie, il vouldist (voulût) prier le serviteur de l'écuyer soubz la charge duquel il seroit, qu'il s'en vouldist un peu donner de garde, jusques à ce qu'il feust un peu plus grant en aage; et lui bailla deux escus pour luy donner. »

Un charme singulier s'attache à tous ces menus détails que nous donne naïvement le *Loyal serviteur*, et parmi lesquels « la petite bourslette » et la « petite malette » ne tiennent pas, selon nous, la dernière place. Ils nous font pénétrer en plein dans le milieu où Bayard avait puisé les premières impressions de sa vie. Quoi de plus touchant que le mélange de profond amour et de sainte dignité qui éclate dans les actes et les paroles de ce père si bon, de cette mère si tendre, lançant sur la route de l'avenir l'enfant chéri prêt à les quitter?

Enfin, l'évesque de Grenoble s'éloigne du château. A côté de lui, chemine allégrement son neveu, « qui, pour se trouver dessus son rous-sin, pensoit estre en ung paradis. »

Le trot de son beau cheval, joint aux grands horizons du monde qui s'ouvraient devant ses yeux, emplissait ce jeune cœur, autant qu'on en peut juger, d'une joie qui dominait le regret d'abandonner le doux nid paternel, où il était si ardemment aimé. L'enfance n'est-elle pas innocemment mais essentiellement ingrate?

Ce roussin, du reste, allait lui rendre de grands services, et, comme on le verra, contribuer singulièrement à sa fortune.

Le soir se faisait quand on arriva à Chambéry. L'évesque, reçu solennellement par le clergé, ne

se présente pas immédiatement à la cour, et va prendre son logement chez un notable bourgeois.

Le jour suivant était un dimanche. Il se rend chez le duc, qui l'accueille comme son pasteur et son ami, et, après la messe, le mène par la main dîner avec lui. Durant le repas, Pierre du Terrail, faisant office de page, se tenait derrière le prélat. — « Monseigneur de Grenoble, dit le duc, frappé de sa bonne grâce, qui est ce jeune enfant qui vous sert à boire ? » A quoi l'évêque répond :

« Monseigneur, c'est un homme d'armes que je vous suis venu présenter pour vous servir, s'il vous plaist. Mais il n'est pas en l'estat que je le vous veulx donner; après disner, si c'est vostre plaisir, le verrez. »

Le neveu, qui a reçu d'avance les instructions de son oncle, « ne s'amuse guère aux morceaux, » selon l'expression pittoresque du biographe. Il court faire sceller son Bucéphale, et reparait bientôt, monté sur le fougueux coursier, dans la cour du palais, où le duc prenait l'air sur un balcon en compagnie de l'évêque de Grenoble. Le duc charmé dit à son hôte :

« — Monseigneur de Grenoble, je croy que c'est vostre petit mignon, qui si bien chevauche ce cheval ? — Monseigneur, c'est mon (il est vrai), il est mon neveu, et de bonne rasse, où il y a eu de gentilsz chevaliers. Son père, qui, par les coups qu'il a receus ez guerres et battailles où il s'est treuvé, est tant broyé de faiblesse et vieillesse qu'il n'est peu venir devers vous, se recommande très-humblement à vostre bonne grâce, et vous en fait un présent. — En bonne foy, respondit le duc, je l'accepte volontiers; le présent est beau et honneste. Dieu le fasse preud'homme ! »

La mission du bon oncle est remplie. Il remercie le duc, et retourne à Grenoble. A partir de là, le jeune Pierre, remis par son nouveau maître à la garde et aux soins d'un écuyer de confiance, réside en qualité d'élève et de page dans la maison du duc de Savoie, où il conquiert en peu de temps l'affection de tous, à commencer par le duc lui-même.

Six mois s'écoulaient ainsi. Un jour, on apprend à Chambéry que Charles VIII est à Lyon, « où il se donnait du bon temps à faire joustes, tournois et touz aultres passe-temps. »

Le duc de Savoie part pour aller en personne saluer son royal voisin. A peu de distance de Lyon, il rencontre un des premiers seigneurs de la cour de France, envoyé par le roi au-devant de lui : c'est le comte de Ligny, issu de ce fameux connétable de Saint-Pol, qui, sous le règne précédent, avait payé de sa tête toutes ses trahisons. L'échafaud du père n'avait point barré au fils la route des honneurs, et, de son côté, le comte de Ligny apparemment ne gardait pas rancune à Louis XI dans la personne de son successeur.

Les premiers compliments échangés, on se remet en marche. Le comte remarque dans la suite du duc de Savoie le jeune page, et frappé de l'adresse singulière avec laquelle il manie son fameux roussin, donne au duc le conseil d'offrir en présent au roi l'un et l'autre; — « car il en sera bien aise, pour ce que le cheval est bel et bon, et le paige, à mon advis, encore meilleur. »

Le lendemain, en effet, au milieu des fêtes dont la présence du duc de Savoie à Lyon est le prétexte, page et roussin passent au service du roi de France, après que Charles VIII les a vus, à son tour, exécuter sous ses yeux des exercices de haute école, dont il demeure émerveillé.

Tous deux sont remis aux soins du comte de Ligny, et placés, le page sous sa tutelle, le roussin dans son écurie. Le comte accepte avec joie le pupille qu'on lui confie :

« Car il estimoit bien qu'il en feroit un homme dont il auroit une fois gros honneur. »

En quittant la maison du duc de Savoie, accompagné des vœux et des regrets de tous, celui qui bientôt sera Bayard ne perdait rien au change; celle du comte de Ligny était une bonne école. De cinquante jeunes gentilshommes « sortis de la nourriture de ce gentil seigneur, » — assure le *Loyal serviteur*, — « trente furent vaillants et vertueux capitaines. »

Et c'était chez le fils du défunt connétable de Saint-Pol que la jeunesse recevait une telle « nourriture ! »

Bayard ou « Picquet », — comme on l'appelait alors, à la suite d'un incident sans importance qui avait marqué sa présentation au roi, — en profita si bien que, trois ans plus tard, le comte de Ligny le mettait hors de page, et l'attachait à sa compagnie d'ordonnance. Toutefois, il le conserve dans sa maison, répugnant encore à s'en séparer.

Picquet ne tarde pas à faire parler de lui.

Charles VIII, en tournée dans son royaume, s'était arrêté de nouveau à Lyon. Arrive de Bourgogne un noble chevalier qui lui demande l'autorisation de dresser un pas d'armes, « pour garder » d'oisiveté les jeunes gentilshommes. — Une requête si bien motivée ne pouvait que recevoir un favorable accueil. D'ailleurs, « le bon Roy » ne demandoit après le service de Dieu, dont il estoit assez songeux, que joyeux passe-temps. — Le bourguignon fait donc « pendre ses escus », que venaient toucher, à titre de défi courtois, tous ceux qui voulaient prendre part au divertissement chevaleresque. Bayard passe par là, voit les écus, et demeure tout pensif à les contempler. Avec lui se trouvait son compagnon le plus intime, nommé Bellabre, qui, surpris de cette longue rêverie, en demande la cause. Bayard avoue qu'il éprouve un violent désir de toucher les écus, mais il n'a ni chevaux ni habillements convenables pour se présenter dans la lice, et

sans argent, comment se procurer l'équipement indispensable?

Bellabre, plus âgé que son ami, et d'un caractère décidé, lui fournit à l'instant une idée. Bayard n'a-t-il pas près de là un oncle, le « gros abbé d'Esnay »? Certainement, connaissant la louable ambition de son neveu, l'opulent prélat lui viendra volontiers en aide.

Sur cet encouragement, Bayard va toucher les écus.

« Comment, Picquet mon amy, » — lui dit le roi d'armes en inscrivant son nom sur la liste des assaillants, — « vous n'aurez barbe de trois ans, » et entreprenez-vous à combattre contre messire Claude, qui est un des plus rudes chevaliers qu'on sache? — Lequel répondit : — « Montjoye, mon amy, ce que j'en fais n'est pas orgueil ni outrecuidance, mais seulement désir d'apprendre peu à peu avec ceux qui me le peuvent montrer; et Dieu, si luy plaist, me fera la grâce que je pourray faire quelque chose qui plaira aux dames. » — De quoi Montjoye se prist à rire, et s'en contenta fort. »

Le bruit que Picquet a touché les écus du sire Claude de Vauldray se répand immédiatement dans toute la ville et aux environs. Le comte de Ligny le rapporte au Roi; tous les deux en rient de bon cœur, mais, comme Montjoye, c'est d'un rire approbatif.

Le plus fort restait à faire; il fallait s'accouttrer. — Ah! disait le pauvre Bayard, si mon bon oncle Monseigneur de Grenoble était ici, il ne me laisserait manquer de rien. — Mais le bon oncle n'était pas là. Le jeune homme n'avait sous la main que ce riche abbé d'Esnay, le même dont la position paraissait, comme on l'a vu plus haut, si digne d'envie au troisième fils d'Aymon du Terrail. Les quatre frères l'appelaient leur oncle, bien qu'il ne fût leur parent qu'au cinquième degré, ou, selon l'expression vulgaire, leur oncle à la mode de Bretagne. Cette parenté, sans être fort éloignée, n'était pas non plus assez proche pour parler bien chaudement en leur faveur à son cœur ni à sa bourse. L'aventure était des plus douteuses. N'importe, il fallait la tenter.

Bellabre, supérieur en expérience à son compagnon, prend en main la direction de cette entreprise ardue.

Les deux amis montent dans un des petits bateaux qui faisaient le service du Rhône, et se rendent à Esnay. Ils mettent pied à terre dans un pré, et qui voient-ils tout d'abord devant eux? L'abbé, en personne, occupé à lire son bréviaire, et se promenant avec un de ses religieux. Au salut respectueux des deux jeunes gens, le prélat répond par une apostrophe sévère adressée à Bayard, et ornée d'une épithète méprisante, particulièrement applicable aux enfants au maillot,

à laquelle nous prenons la liberté d'en substituer une autre un peu moins énergique.

« Hé, maître bambin, qui vous a donné ceste hardiesse de toucher aux escuz de messire Claude de Vauldray? Il n'y a que trois jours qu'estiez paige, et n'avez pas dix-sept ou dix-huit ans; on vous doit encore donner les verges, qui montez en si grand orgueil. »

Bayard, d'un ton soumis, l'assure que son seul désir est de se montrer digne de leurs communs aïeux, et termine en formulant du mieux qu'il peut son humble requête.

« — Sur ma foy, répondit l'abbé, vous yrez chercher ailleurs qui vous prestera argent: les biens donnez par les fondateurs de ceste abbaye a esté pour y servir Dieu, et non pas pour despandre (dépenser) en joustes et tournois. »

La réponse était assez juste, mais Bellabre intervient. Il rappelle à l'oncle récalcitrant que ce sont les hauts faits de ses ancêtres qui seuls lui ont valu d'être abbé d'Esnay. A son tour, il doit seconder un neveu de si belle espérance, qui n'aspire qu'à faire honneur à leur maison, ce dont l'abbé tout le premier a grand sujet de se réjouir. Après un débat assez long, l'éloquence de Bellabre finit par l'emporter. L'abbé conduit les deux amis chez lui, tire d'une petite armoire soigneusement fermée une bourse bien garnie, et remet ce qu'il y puise à Bellabre, en disant :

« — Mon gentilhomme, véla cent escuz que je vous baille pour acheter deux chevaux à ce vaillant gendarme, car il a encore la barbe trop jeune pour manier deniers. »

A ce don magnifique il joint une lettre pour maître Laurencin riche marchand de Lyon et son fournisseur ordinaire, l'autorisant à livrer à son neveu tout ce qui lui serait nécessaire pour paraître dans le tournois. Mais quel oubli! Le chiffre qui, dans ses intentions, doit limiter ce nécessaire, est demeuré en blanc.

D'un prompt coup d'œil, Bellabre constate l'omission : « — Allons vistement chez Laurencin, » dit-il à son ami, « avant que vostre abbé ait pensé à ce qu'il a fait. »

Le petit bateau les ramène à Lyon.

Tandis que maître Laurencin, sur la lettre de crédit qui lui est présentée, s'empresse de déployer devant eux les plus riches étoffes de son magasin, « draps d'or, d'argent, satins brochez, velours et autres soies, » parmi lesquels ils font leur choix sans ménager la bourse de l'oncle, celui-ci se met à table, et, tout en dinant, raconte à la compagnie l'objet et le résultat de la visite qu'il a reçue le matin. Le sacristain, prenant la parole, loue la libéralité du prélat envers son jeune parent, mais témoigne quelque inquiétude sur l'autorisation sommaire donnée au marchand lyonnais de fournir tout ce qui lui serait demandé, et sur la possibilité qu'il y aurait d'en abuser.

L'abbé, frappé de cette observation, dépêche son maître d'hôtel à Laurencin, avec ordre de ne rien livrer au-delà d'une valeur de 100 ou 120 francs. Il est trop tard; la livraison est faite, le compte s'élève à 800 francs! — Le neveu n'y a pas mis de parcimonie, car il entend bien que Bellabre participe à sa bonne chance, et ne soit pas moins bien équipé que lui. Les tailleurs mandés par eux leur confectionnent à chacun « trois accou-trements. »

Sur le rapport de son messenger, le prélat indigné le fait repartir sur l'heure, et l'expédie cette fois directement à Bayard :

« Allez le trouver, et lui dictes que s'il ne va
» vistement rendre sur Laurencin ce qu'il a pris,
» jamais de moy n'amendera d'ung denier. »

Le maître d'hôtel se rend au logis du jeune homme. Mais le cas était prévu; les gens de la maison avaient le mot d'ordre :

— Bayard est chez le comte de Ligny.

Le maître d'hôtel y court; point de Bayard. Il revient :

— Bayard est allé essayer des chevaux de l'autre côté du Rhône.

Dix fois il se présente, et toujours en vain. Il comprend qu'on se joue de lui, et retourne de nouveau rendre compte à son maître.

« Si, dit l'abbé : par mon serment, c'est un
» mauvais garçon; mais il s'en repentira. »

« Son courroux, » poursuit le *Loyal serviteur*,
» se passa quand il voulut; mais il n'en eut
» autre chose. »

Le désintéressement et la délicate probité figuraient au premier rang des vertus du bon chevalier sans peur et sans reproches; pardonnons-lui cette petite espièglerie à l'égard du « gros » abbé d'Esnay, » en nous rappelant qu'il venait à peine de « sortir de paige, » et que d'ailleurs la responsabilité en revient surtout à son avisé camarade Bellabre.

Au jour marqué, plusieurs « bons et gaillards » gentilshommes de la maison du roi essaient de jouter contre le redoutable Claude de Vauldray. Chacun s'y évertue du mieux qu'il peut, mais nul aussi vaillamment que Bayard. — « Et de ce, » nous dit le *Loyal serviteur*, « les dames de Lyon lui en donnèrent le los (l'honneur). »

« Vey-vo cestou malotru; il a mieulx fay que

» tous les autres, » disaient les belles Lyonnaises dans leur langage méridional. Ce n'était donc pas présomption au héros imberbe de croire qu'il ferait quelque chose qui plairait aux dames. Il n'avait pas encore achevé sa croissance, et, de sa nature, dit son biographe, « estoit meigre et » blesme; » ce qui explique ce terme de « malotru, » qu'elles emploient familièrement à son égard, sans l'estimer moins pour cela.

Tel est le premier exploit de Bayard. Cette preuve de hardiesse virile ne fait que le rehausser davantage dans l'opinion du comte de Ligny, comme aussi dans celle de Charles VIII, fort amoureux des beaux coups de lance. Le comte se décide, pour compléter l'éducation militaire d'un disciple qui, plus que jamais, promet de lui faire « si gros honneur, » à l'envoyer en Picardie, où sa compagnie tenait garnison. La veille de son départ, le jeune homme va prendre congé du roi.

Charles lui dit en souriant : — « Picquet, mon ami, vous allez en un pays où il y a de belles dames : faites tant que vous acquériez leurs grâces. Et adieu, mon ami. »

Un présent de 300 écus, et le don plus précieux encore d'un des plus beaux chevaux de l'écurie royale, accompagnaient ces paroles encourageantes. Le comte de Ligny ramène chez lui l'heureux Picquet.

... « Et le soir, le prescha comme s'il eust esté » son enfant... Enfin, quand il fut temps d'aller » coucher, ledit seigneur de Ligny luy dist : — » Picquet, mon amy, je croy que vous partirez » demain plus matin que ne seray levé; à Dieu » vous commande. » — Si l'embrassa les larmes » aux yeux; et le bon chevalier, un genou en » terre, prist congé de luy, et s'en alla. »

C'était un second père qu'il quittait. Le lendemain, il se mettait en route pour sa destination nouvelle, laissant cette fois encore derrière lui tous les cœurs affligés de son départ. Son ami Bellabre l'escorte une partie du chemin. Le moment de s'en séparer arrive aussi; on se dit adieu, mais « ce fut sans grand mystère, » observe l'auteur, c'est-à-dire sans grande émotion, car Bellabre devait le rejoindre quelques jours après.

APHÉLIE URBAIN.

(A suivre.)



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

FAUVETTE

PAR MADAME DE STOLZ

Toutes nos lectrices ont lu *Valentine*, ce beau roman de notre collaboratrice, madame de Stolz; elles y ont entrevu une jeune et charmante figure, celle de Thérèse, si gaie, si sage, si pieuse, si aimable; son histoire a fourni le sujet d'un second volume, où *Valentine*, devenue sœur Élisabeth, apparaît encore. Ce récit, car il n'y a ni action, ni dialogue dans cette œuvre, paraît échappé tout naturellement à la plume d'une amie, qui a suivi *Fauvette* dans les joies et les douleurs de sa vie, et rien n'est plus doux, plus suave que ces pages sans drame, mais non sans émotion. Les simples événements d'une existence ordinaire y figurent avec leur mélange de rayons et de larmes, et toujours, plaisir ou peine, tout y est ramené à Dieu. Toutes les jeunes mères ne liront-elles pas avec délices cette lettre de Thérèse, hymne d'allégresse à la naissance de son premier-né? Nous la citons parce qu'elle donne une idée de la grâce et de la sérénité de ce charmant livre :

« Ma chère Noëlie, après quatre ans de désir, d'espérances, enfin, je suis mère! Mère! Tu le comprends, ce mot, le plus beau sous le ciel! C'est Christian qui t'en a appris les tendresses; mon François me les dira bientôt. O cher petit enfant! Il est là, tout à côté de moi; son berceau est à ma portée, son rideau entr'ouvert. Je le vois dormir; je puis le toucher en étendant le bras. Mon Dieu! que je l'aime. Vois-tu, je suis si reconnaissante et si fière. Il me semble tout simplement avoir doublé et même triplé de valeur. Au fait, qu'étais-je donc? Toujours la petite Thérèse, que mon cher Maximilien grandissait tant qu'il pouvait en l'appelant « ma femme ». A présent, je suis mère d'un homme. C'est à moi que Dieu le confie. François est mon fils, mon lait entretient la vie dans ce petit corps si fragile, mon regard le caresse et le défend. Tiens! Je suis folle de bonheur!

» Quand il tourne ses yeux vers moi, je me figure qu'il me reconnaît. Maman me dit que c'est impossible. Qu'il fasse donc comme il pourra, le pauvre petit homme! Qu'il me prenne pour

une autre; je n'en suis pas moins sa mère, moi toute seule. Sa mère! Mon Dieu, ce mot me ravit.

» Je ne puis dire ce que j'ai senti en moi quand on me l'a rapporté du baptême. J'étais faible, mais on a besoin de si peu de force pour aimer. Je l'ai pris dans mes bras; il ne pesait presque rien; je l'ai embrassé avec un respect profond. Je lui ai dit tant de tendresses que Maximilien en riait. Je lui ai chanté un couplet d'un de nos cantiques du couvent, un seul, parce que des méchants qui m'aiment m'ont grondée... Tu ris? Tu te moques de moi? Va demander à Christian s'il ne t'a pas fait déraisonner un peu... mais les enfants n'ont pas la mémoire de l'amour qu'ils trouvent en nous. Ils ne savent pas, ils ne comprennent pas, ils ne se souviennent pas. Le P. Lacordaire a dit que c'est la gloire de l'homme de finir, comme Dieu, par un amour désintéressé. C'est bien parler de notre tendresse pour nos enfants... Ma chère, je me suis interrompue parce qu'il a pleuré. Je te confie que c'est pour moi une très-grosse affaire. On me dit qu'il faut s'y habituer. M'habituer aux larmes d'un autre! Et cet autre est mon petit enfant! Cela me sera bien difficile.

» J'ai imaginé de lui chanter à demi-voix une petite chanson, toutes les fois qu'il pleure; j'espère que ce lui sera une consolation dans ses premières peines; et puis qui sait? Cela va peut-être le rendre musicien!

» Allons, je te quitte, car tout mon monde est fâché. Ils ont toujours peur que je ne me fatigue en t'écrivant. Non, te parler de François me repose; j'ai besoin d'en *radoter*. Embrasse pour moi ton beau Christian, le futur modèle de mon fils. Il me vient une idée! Si plus tard, tu avais une fille, nous pourrions lui faire épouser François, n'est-ce pas? Comment trouves-tu cette noce improvisée? Madame n'est pas encore de ce monde et monsieur demande à têter! Je te dis que cet enfant me rend folle, mais j'aime ma folie et je n'en veux pas guérir. Adieu, Noëlie.

» THÉRÈSE DE GEMMY. »

Et 25 ans plus tard, Thérèse écrit encore :

« Bénis Dieu avec moi, je suis la mère d'un prêtre! C'est à toi que j'ai écrit, lorsque cet en-

fant me fut donné. Il m'en souvient, j'étais folle de bonheur !... Ah ! Quelle distance entre ces joies et celles qui, aujourd'hui, soulèvent mon âme et la remplissent d'un sentiment nouveau !... Ces mains que, toutes petites, je baisais avec un amour exalté, ces mains sont consacrées, ces doigts ont touché Dieu ! Cette intelligence qui a reçu de moi la lumière, et à qui j'ai montré d'abord le but de la vie, elle a grandi, elle s'est imprégnée de la vérité, elle a dépassé de beaucoup la mienne par l'étude et la grâce, et maintenant elle est consacrée ! Ce corps que j'ai soigné, protégé, qui m'a fait passer tant de nuits dans les larmes, quand la maladie me le disputait, ce corps devenu grand, robuste, le voilà consacré !... »

Et elle continue ainsi à exhaler son âme, dans un véritable chant d'amour divin et maternel. La dernière scène du roman, que nous ne déflorerons pas en la racontant, est aussi touchante que belle ; c'est une idée neuve, enchassée avec un art exquis. Nous en avons dit assez pour que toutes nos lectrices recherchent ce nouveau travail d'une plume qui leur est si chère et si sympathique (1).

M. B.

(1) Chez Bourguet-Calas, 38, rue Saint-Sulpice, Paris. — Un joli volume, prix : 2 fr. 50 c.

LA BONNE MÉNAGÈRE

PAR MADAME RAYMOND

De notre temps, le ménage, dont madame de Maintenon n'écrivait le nom qu'en le soulignant, occupe et doit occuper toutes les femmes : l'extrême cherté de la vie rend nécessaire à tous l'ordre, l'économie, la surveillance des détails, et, je dirai volontiers, le savoir-faire ; mais ces qualités domestiques ont ordinairement pour mère l'expérience, et ce n'est qu'après grand nombre d'écoles que l'on devient un peu habile.

Voici un bon livre qui résume la science qu'une jeune femme, entrant en ménage, peut désirer : on y trouve, avec de bons avis, une foule d'excellentes recettes pratiques, recettes de cuisine, de chimie domestique, de nettoyage et même de teinture. C'est un véritable *Vade-mecum* que nous signalons à nos lectrices ; les conseils qui accompagnent les renseignements sont donnés avec un grand sens et un joli esprit, ce qui n'a jamais rien gâté (1).

(1) Chez Didot, rue Jacob, 56, Paris. Prix : 3 fr.

CONSEILS

LE LANGAGE

Un maître dans l'art d'écrire, qui sait exprimer en une langue nette et correcte des pensées toujours justes et généreuses, M. Antonin Rondelet, en a déjà beaucoup dit sur l'actuelle décadence de la belle langue française, qui était aux langues germaniques ce que le grec était au latin, c'est-à-dire, l'expression pure de l'Atticisme, de l'élégance et des nuances délicates (1). Nous ne le suivrons pas dans ses ingénieuses réflexions sur les causes de cette décadence, nous nous bornerons à la constater. On ne peut le contester ; les expressions vulgaires, baroques, exagérées, ont pénétré dans toutes les classes de la société française, et le sens exact des mots s'est perdu, la justesse, l'appropriation du lan-

gage s'en est allée avec la simplicité et la rectitude des idées ; l'éducation incomplète que reçoivent les hommes, et les femmes par contre-coup, a laissé pénétrer dans le sanctuaire de la langue formée par Boileau, par Racine, une multitude de termes, empruntés aux arts mécaniques, aux maquignons, aux langues étrangères, aux artistes, aux boutiquiers, et enfin à la langue trop imagée et trop rude des gens du peuple. Et ces mots barbares, tout le monde les emploie, même les femmes et les jeunes filles ; ces tournures de langage, souvent grossières et burlesques, personne ne s'en prive. On ne tient plus du tout à honneur de parler bien, avec élégance, d'une manière nette et délicate ; on abaisse et on corrompt son langage sans regret, alors qu'on emploie tant d'art, de temps et d'argent à orner et à embellir sa taille et son visage. N'est-il pas choquant d'entendre une jeune fille vous dire, à propos de quelque nouvelle : « C'est raide ! » — ou bien : « Ça m'a bien défrisée ! »

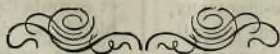
(1) *Crise actuelle du langage français*, par M. Rondelet, dans le *Contemporain*.

En parlant d'une amie : « Elle a du chic ! du chien ! de la race ! » — En parlant d'un malheur : « J'en suis tout épatée ! » — En parlant d'une personne heureuse : « Elle a de la chance ! Hein ! Quelle chance ! » — En parlant d'une robe ou d'un objet d'ameublement : « Cela a bien du cachet !

Elles vous diront, à propos d'une fête : « Il y avait un monde impossible, et il faisait une chaleur atroce. Quoi ! atroce ? Était-ce donc une torture abominable ou bien quelque chose comme une noirceur ? Et ce monde impossible ? Il n'existait donc pas ? Consultez le dictionnaire sur ces deux adjectifs, si fréquemment et si sottement employés, et vous en connaîtrez la véritable valeur. Et les jeunes gens, que d'expressions vulgaires et ridicules, sortent de ces bouches juvéniles, en même temps que la fumée de leur cigare ! Leur sœur rougit : « Elle a piqué un soleil ! » On leur parle de quelque devoir sérieux et qui leur déplaît : « N'en faut plus ! Je ne coupe pas là-dedans ! » On les engage à une partie de plaisir : « Cela me botte. » Un comédien a joué aux oiseaux, c'est-à-dire à merveille. On la leur a faite à l'oseille... quand une chose leur a déplu. Et les *Merci, mon Dieu !* et les : *Je me le demande !* et les : *Fallait pas qu'il y aille !* Pour eux, l'écolier est un *potache*, l'homme grave un *poseur*, et l'homme naïf un *serin*, celui qui se trompe fait une *boulette*, il s'est *fouillé le doigt dans l'œil*, et celui qui est trompé fait une *tête* ; un homme vient de mourir... ah ! Je ne vous répéterai pas comment ils disent cela !... Convenez que ces expressions familières à la jeune génération, peuvent faire rire la première fois qu'on les entend, mais que répétées, copiées, passant dans la langue habituelle, elles se montrent ce qu'elles sont : basses, ineptes, ridicules, jargon emprunté aux petits théâtres, aux cafés-concerts, à l'argot des boutiques, et qui ne devrait jamais se mêler à la conversation des gens bien élevés, et surtout à celle des femmes et des jeunes filles. On attend d'elles tout ce qui est délicat, le ton, les manières, le langage doivent être doux et modérés, et l'on s'étonne lorsqu'on entend sortir de ces bouches, jeunes et innocentes, ou graves et dignes, des

mots si exagérés et si extraordinaires. Croit-on colorer ainsi sa parole ? Certes, on dépasse le but. La propriété et l'exactitude du langage lui donnent de la distinction et fixent la pensée de l'auditeur. Ne dites pas le *machin* ou la *petite chose*, en parlant d'un objet dont la désignation vous échappe. Ce sont des habitudes d'enfant ; tâchez, avant de parler, de réfléchir (cela ne nuit jamais) et de vous rappeler le terme propre à ce que vous avez l'intention de désigner ; vous n'aurez pas alors ce bégaiement et ces hésitations pénibles pour l'auditeur, ou ces indications impropres et qui ne donnent pas bonne idée de la netteté de vos pensées. Et, encore une fois, mettez-vous en garde contre les mots nouveaux, les importations du théâtre, du jargon des marchands (les *stocks*, les *soldes*, une *partie* de mouchoirs, un *rayon* de dentelles) contre les petits journaux et leurs petites et basses plaisanteries, contre l'argot affreux que parle la classe la plus ravalée des gens du peuple. *Argot !* Ce mot dit tout : il rappelle les buveurs, les voleurs, le gibier de prison, et de cette langue corrompue, lien secret entre les criminels, trop de mots souillent la noble langue française. N'adoptez pas facilement une expression qui vous est nouvelle, passez-la au creuset, car une fois une habitude de langage bien prise, elle devient invincible. Je n'en veux pour preuve que ce malheureux adverbe : *Parfaitement !* que Parisiens et provinciaux répètent à satiété et d'une façon si absurde. N'ouvrez pas facilement la porte à de nouvelles expressions, quoiqu'elles vous aient fait rire une fois ; soyez, au milieu de la démocratie qui nous gagne, soyez aristocrates dans le langage. Vous aimez toutes la distinction, vous la recherchez en tout ; cherchez-la donc un peu en matière de grammaire et de langue, mettez-y, non de la recherche, non le pathos de Madelon et de Cathos, mais la dignité, la simplicité, la justesse qui sied à des femmes bien élevées ; le verbe est l'image de l'âme, et qui croira à la beauté, à la pureté de la vôtre, si vous vous plaisez aux termes bas, aux expressions vulgaires, et si vous souffrez qu'on les emploie autour de vous ? Élevons, n'abaissions pas !

M. B.



SEULE DANS PARIS

I

L'ARRIVÉE.

Le train du Nord entraînait en gare; les employés criaient d'une voix retentissante : *Paris ! Paris ! Tout le monde descend !* Et les portières ouvertes laissaient passage aux voyageurs engourdis, endormis, fatigués, et qui semblaient, comme le vieil Antée, reprendre une nouvelle vie en touchant du pied le quai d'embarquement. Chacun se secouait, s'animait, rassemblait sacs et colis et se pressait à la porte de sortie, ou s'en allait attendre dans la salle des bagages, salle de torture, créée pour éprouver la patience et la longanimité des pauvres voyageurs. Deux femmes descendues d'un wagon de troisième, attendaient, elles aussi, avec des physionomies fort différentes. La première, qui paraissait très-jeune sous le grand voile de deuil baissé sur son visage, restait tranquille, dans une attitude triste et recueillie, elle ne paraissait ni étonnée de ce tapage, ni impatiente de voir la fin de son attente. Sa compagne, vieille, affairée, ennuyée, se démenait, répétait à chaque instant :

« Est-ce que cela va durer longtemps ? Seigneur mon Dieu ! nous passerons la nuit ici ! Voilà des inventions ! la douane ! Eh ! qu'est-ce que la douane a bien à voir dans nos hardes ? Hélène ! ma pauvre petite, vous devez tomber de fatigue ? Ah ! enfin ! voilà la porte qui s'ouvre et la *bousculade* qui commence ! »

On se bousculait en effet, on se poussait pour arriver aux longues tables sur lesquelles s'étaient les malles et les valises, et pour obtenir l'exeat d'un de ces argus en uniforme qui veillent aux deniers de la Ville de Paris. La vieille dame, empressée, haletante, circulait autour des tables, clignant ses yeux myopes et ne parvenait pas à découvrir sa propriété dans cette avalanche de colis accumulés, et où le bissac et les outils de l'ouvrier coudoyaient la malle à tiroirs d'une élégante, et les sacs, porte-manteaux, nécessaires de voyage, ingénieusement compliqués de quelque touriste anglais. Sa jeune compagne lui montra enfin une vieille caisse noire, et, s'approchant, elle la réclama et l'ouvrit. Le fisc n'avait rien à voir dans ces deux ou trois robes noires, bien pliées, dans ce linge arrangé avec soin, dans ces livres recouverts de papier

de soie; l'homme vert déploya, examina, fit à la craie un chiffre cabalistique sur le haut du coffre, et laissa à la pauvre fille le soin de refermer et de corder son bagage. Un porteur s'en chargea, et dit aux deux femmes :

« Où faut-il aller ? »

— Hôtel du Chemin de fer du Nord, » répondit la vieille dame, et elles se mirent en route par une fine pluie, derrière le commissionnaire. Par cette soirée de novembre, sous ce brouillard qui voilait l'éclat du gaz et fermait l'aspect du ciel, sous cette pluie qui rendait les pavés glissants, Paris n'avait rien de féérique, et la jeune fille, qui ne l'avait jamais vu, n'en ressentit qu'une impression morose et triste :

« Dame ! Paris par un beau soleil ou Paris la nuit et l'hiver, cela fait deux Paris, dit la vieille dame. Moi, j'aime tout autant notre petit Oisemont, il y fait plus propre, et on ne court pas le risque des voitures; les omnibus me font peur... c'est comme des monstres qui viennent sur vous... »

Un de ces monstres arrivait, elle se garèrent; quelques pas encore, elles étaient arrivées. La vieille dame était une cliente de l'hôtel, elle fut reconnue.

« Madame Gallois, je pense ? dit la maîtresse de la maison.

— Oui, madame, nous voudrions une chambre à deux lits.

— Jules, conduisez ces dames au numéro quatre-vingt. »

Hélas ! le quatre-vingt était au quatrième étage; elles y arrivèrent avec grande fatigue, et trouvèrent une étroite chambre, strictement meublée avec deux lits, deux lavabos en forme de trépied et deux chaises. Madame Gallois se déshabilla rapidement et se coucha en faisant le signe de la croix.

« Bonsoir, Hélène, dit-elle; je n'en puis plus. » Et elle s'endormit.

Hélène se lava le visage et les mains, déroula et enroula dans un filet, une épaisse chevelure blonde, se déshabilla, et fit à genoux une très-longue prière. Puis, elle se coucha dans ce lit d'auberge, mais quoique fatiguée à l'excès, elle ne put dormir, son agitation égalait sa lassitude. Elle était donc à Paris ! Le premier acte de sa vie était clos, elle allait en commencer un autre, et quel serait-il ? Les scènes de sa jeune existence

repassaient dans sa mémoire, ses souvenirs acquéraient une netteté, une intensité extraordinaires. Elle se revoyait petite enfant, entre son père et sa mère; son père, brillant capitaine de chasseurs, figure sévère et cœur tendre, oh ! si tendre pour sa fille ! Sa mère, plus humble, d'une physionomie moins aristocratique, mais si bonne, si douce, femme si dévouée, mère si aimante ! elle revoyait aussi sa grand'mère paternelle, la baronne de Villemandre, et la jolie maison de campagne où elle avait passé quinze jours de vacances avec une jeune et aimable cousine ; dans ces premières scènes, tout était joie, affection, sécurité, que pouvait craindre l'heureuse enfant d'un père jeune encore et plein d'avenir, d'une mère resplendissante de santé et de vie, l'heureuse enfant qui avait une famille et des amis ? Mais une ombre descendit sur ce tableau riant ; Hélène porta le deuil de sa grand'mère, et elle entendit chuchoter autour d'elle que sa pauvre grand-mère, trop confiante, s'était vu ruiner par son gendre... le front de son père s'assombrissait... il pensait à sa mère sans doute... Quelques mois après, l'enfant entendit qu'on parlait d'une guerre prochaine : sa mère la prenait sur ses genoux et pleurait.... Quand le capitaine revint, elle essuyait ses yeux, et il la grondait doucement... Pourtant, il pleura lui-même, le jour où son cheval sellé l'attendait à la porte, le jour où les trompettes des chasseurs sonnaient la marche du régiment, le jour où il embrassa sa femme et sa fille, avant de partir pour l'Italie. Que d'hommes courageux ont pleuré pendant ces terribles adieux qui précèdent l'absence... Que de poètes les ont chantés ! La sienne fut éternelle : il tomba à Solferino.

Après, ce furent des jours de douleur et de délaissement ; sa mère en deuil et plongée dans une peine que rien ne consolait, la maison solitaire, la pauvreté et ses privations, les amis et leurs ingrattitudes, le désert autour de la veuve et de l'orpheline sans fortune. Un seul vieil ami, le colonel du régiment de chasseurs, se souvint de son compagnon d'armes, et du cri qu'il avait jeté en tombant :

« Ma pauvre femme ! »

Il fut fidèle à l'appel d'un mourant, à la mémoire d'un ami, il sollicita, et il obtint pour madame de Villemandre un bureau de poste, dans un petit village de Picardie, nommé Mouffières. La veuve était fille d'un receveur des postes, elle avait un double droit à cet emploi.

Hélène revit en idée ce jour sombre du départ, la vente du mobilier, l'arrivée dans ce village, la petite maison de poste, étroite et chétive ; elle revit sa mère assujettie à un labeur continu, et forcément enlevée au sentiment de ses chagrins par le travail, par les soucis de la pauvreté. Son adolescence sans joie lui apparut ; elle allait à l'école des bonnes sœurs, et, au retour, elle travail-

lait au ménage et à la couture. Les talents et la science que son père avait peut-être rêvés pour elle, ne lui furent pas accordés. Et les années se passaient, mélancoliques comme un jour d'hiver : Hélène grandissait et devenait belle, sa pauvre mère s'affaiblissait. Elle disparut, elle aussi ; Hélène se trouva, à vingt ans, sans aucune ressource et seule sur la terre. Ces premières heures terribles, ces heures de deuil et de désespoir, lui firent sentir de nouveau leur pointe aiguë, et elle pleura, la tête ensevelie dans son oreiller ; elle pleura sa mère et pleura sur elle-même.

Et la voilà à Paris ! Une tante, une propre sœur de son père y habite : Hélène va implorer sa protection : ses amis du village, le curé, la femme du percepteur, le notaire et sa sœur, l'y ont engagée, et ils l'ont confiée à une marchande d'Oisemont, madame Gallois, qui vient à Paris, au commencement de l'hiver, pour y faire ses achats... Hélène a quitté le village sans espoir de retour ; la maison et l'emploi de sa mère sont occupés par une autre veuve, et parmi ses amis, les uns ne pouvaient pas, les autres ne voulaient pas l'engager à revenir.

« Madame votre tante s'occupera de vous : c'est son devoir ! »

Elle était partie sur cette affirmation : elle avait quitté ce coin de terre auquel se rattachait l'image de la dernière personne qui l'eût chérie sur la terre.

Elle égrena longtemps le chapelet du passé : vers le matin seulement, elle s'endormit.

Madame Gallois était matinale à Oisemont ; elle rangeait de bonne heure son petit magasin et attendait de pied ferme la clientèle ; mais à Paris, elle dormit jusqu'à neuf heures, et s'éveilla en sursaut : la montre d'argent consultée l'effraya.

« Seigneur ! neuf heures ! s'écria-t-elle ; Hélène, il est neuf heures ! »

Il faisait à peine clair : les hautes murailles, ce signe particulier de Paris, interceptaient le jour blafard.

« Nous sommes comme dans un puits ! continua la bonne dame ; c'est égal, il est temps de nous remuer. »

Hélène obéit ; elle s'habilla avec soin de sa meilleure robe noire ; ses cheveux relevés dégageaient son front et retombaient sur son cou en deux tresses, couleur de soie grise pâle. Ces cheveux, d'une nuance si rare, contrastaient avec des yeux noirs, profonds, qui s'ouvraient et scintillaient entre des cils foncés, et donnaient aux traits corrects et purs de la jeune fille un charme singulier et qui eût trop attiré les regards, peut-être, si l'extrême modestie de sa physionomie et de son attitude n'en avait doucement voilé la beauté. Elle mit son chapeau et dit à madame Gallois :

« Voulez-vous que nous allions à l'Église ? »

— Je ne demande pas mieux ; Saint-Vincent-

de-Paul est tout près d'ici; après, nous déjeunons dans une crèmerie que je connais; c'est une maison honnête et où l'on ne paie pas trop cher.»

La maison de Dieu fut la première qu'Hélène visita à Paris; elle entendit la messe et se recommanda de tout son cœur au saint patron de l'Église, à cet ami des abandonnés, et la prière lui laissa un faible sentiment d'espérance.

« Il est impossible que la sœur de mon père me rejette! Il était si bon, lui! »

Au sortir de la crèmerie, madame Gallois dit à sa jeune compagne :

« Je vais, si vous le voulez, vous conduire chez votre parente. Ni vous, ni moi, mon enfant, n'avons de temps à perdre. Nous allons aller à pied sur l'asphalte. Elle demeure?... »

— Rue de Londres.

— Dame! un joli ruban de queue! Allons, relevez bien votre robe, et partons! »

II

L'HÔTEL DE MADAME GERMAIN

M. Germain, négociant-commissionnaire, parti de très-bas, était monté très-haut, grâce aux circonstances, et, emporté de bonne heure par la mort, il avait légué à sa veuve toute son immense fortune, y compris le charmant immeuble qu'elle occupait rue de Londres avec sa fille unique, Julia. Ce petit hôtel, qu'elles habitaient seules, offrait un beau spécimen des arts et des industries modernes; rien ne ressemblait moins aux demeures duciales et princières de la rue Saint-Dominique ou de la rue de l'Université; mais rien n'était plus joli, plus coquet, ni mieux agencé, depuis le perron d'entrée, avec sa marquise élégante et ses jardinières de marbre blanc, jusqu'aux étages supérieurs où se déployait tout le luxe et le confort de notre temps. Les salons étaient des chefs-d'œuvre, la salle à manger ressemblait à un tableau hollandais, et jusqu'aux écuries offraient à leurs habitants des recherches que le cheval de Caligula, tout sénateur qu'il fût, n'a pas soupçonnées, et tout cela tenu en bon ordre, grâce à l'active vigilance de madame Germain, qui ne laissait perdre ni le temps ni l'argent.

Il était onze heures à peine : elle avait fait ses comptes, réglé les menus de la journée, inspecté la lingerie et même l'écurie; sa seconde toilette était faite, et, près d'un bon feu, elle lisait tranquillement dans la *Revue des Deux-Mondes* un voyage au Zanzibar. L'ordre le plus minutieux régnait autour d'elle; de ses mains patriciennes, elle avait soigné les bégonias, les palmiers et le camellia qui se pressaient dans des jardinières de bambou, ou se dressaient dans des vases de Chine; elle avait rangé les curiosités qui encombraient les tables et la cheminée, sa besogne était finie, et, en attendant le déjeuner, elle allait en

Arabie. Un domestique interrompit son voyage : il portait sur un plateau d'argent une carte, et il dit :

« La personne qui a remis cette carte désire parler à madame. »

Madame Germain prit la carte, ajusta son lorgnon, et lut avec une surprise mécontente. La carte était jaunie par les années; elle portait ces mots :

PIERRE DE VILLEMANDRE

Capitaine au 3^{me} Chasseurs

et au bas, au crayon : *Sa fille, orpheline, demande une entrevue à madame Germain de Villemandre.*

« Et cette personne attend? »

— Oui, madame.

— Quel âge? quel air?

— C'est une grande demoiselle, en deuil; mais son deuil n'est pas *chic*.

— Allons, faites entrer! Quelle fatigue!... Ah! que Céline dise à mademoiselle que je suis en affaires; qu'elle ne vienne pas en ce moment... nous déjeunerons à midi juste. »

Madame Germain s'enfonça d'un air d'humeur, dans son fauteuil, et, sur le fond de soie gris de lin, sa figure effilée et pâle ne paraissait pas aimable. Le valet de chambre ouvrit la porte, et, sans annoncer, il introduisit Hélène de Villemandre. Elle avait relevé son voile; elle salua profondément et s'assit sur le siège que sa tante lui montrait : elle allait parler, mais madame Germain ne lui en laissa pas le temps :

« Je ne m'attendais pas à votre visite, mademoiselle. Je vous croyais fixée en province. »

Hélène leva sur sa tante ses yeux noirs, pénétrants et calmes :

« Ma tante, répondit-elle, vous savez que j'ai eu l'extrême malheur de perdre ma mère, il y a six semaines; je n'ai pu hériter de son emploi, et je suis obligée de chercher une position.

— Et vous venez à Paris pour cela ?

— Oui, ma tante.

— Vous croyez, comme tous les gens de province, que les alouettes tombent ici toutes rôties ?

— Non, ma tante; je pense qu'à Paris, autant et plus qu'ailleurs, il faut du courage et de la patience.

— Et vous avez compté sur mon appui ?

— Je l'avoue; vous êtes la sœur de mon père, j'ai osé penser que vous me tendriez la main. »

Madame Germain lui lança un froid regard, et répartit :

« Expliquons-nous, une fois pour toutes. Vous devez vous souvenir que jamais je n'ai eu de relations avec mon frère : vous n'êtes pas venue chez moi, je ne suis pas allée chez vous, nous ne nous sommes jamais vus. Est-ce vrai ?

— Très-vrai, madame.

— Savez-vous le motif de mon abstention?... Non?... Eh bien! le voici : je n'ai pas revu votre père depuis son mariage avec votre mère, ma-

riage inégal et profondément regrettable; je n'ai pu lui pardonner de s'être abaissé ainsi. »

A ce mot dur que l'accent n'adouçait pas, Hélène sentit que le sang lui montait au visage :

« Que reprochez-vous à ma mère? dit-elle avec émotion.

— Oh! rien, ma chère; sa naissance obscure et sa pauvreté, pas autre chose; mais cela suffit bien. Elle avait peut-être toutes les qualités, toutes les vertus, mais rien ne pouvait compenser le défaut de position et de fortune. Avec le nom qu'il portait, mon frère pouvait aspirer aux plus belles alliances; il devait choisir ou une fille riche qui relevât sa fortune, ou une fille bien née qui lui apportât de brillantes et solides relations; il a préféré la fille d'un petit fonctionnaire et il a languì toute sa vie dans la gêne et dans un grade inférieur. Voilà ce que je n'ai pu pardonner, ni à lui, ni aux siens.

— Votre mère, ma bonne, ma tendre grand-mère avait pardonné pourtant, s'il était besoin de pardon!

— Ma mère était âgée, affaiblie par les années : elle n'appréciait plus les choses du monde à leur juste valeur.

— Qui sait, ma tante? Elle les voyait peut-être à leur vrai point de vue. Du reste, elle vous avait aussi pardonné votre mariage : M. Germain n'était pas noble comme vous, il me semble. »

A cette riposte, madame Germain rougit à son tour : ses lèvres fines se serrèrent, et elle répondit d'une voix brève :

« Noble, non, mais riche! et dans notre siècle, richesse vaut noblesse.

— Ma tante, reprit Hélène avec effort, en venant vous trouver, je comptais, je l'avoue, sur votre bonté, sur l'amitié de Julia, que j'ai connue jadis chez notre grand-mère; mais je ne pensais rien demander à votre bourse; j'espérais que vous auriez pu m'appuyer, me recommander...

— A qui, bon Dieu!

— A un de vos fournisseurs, par exemple. Je n'ai pu acquérir grande instruction, mais j'ai de la santé, du courage... je pourrais être demoiselle de magasin...

— Mes fournisseurs? C'est impossible!

— Impossible? Alors, ma tante, je n'ai plus rien à vous dire. Pardonnez-moi de vous avoir dérangée. Je n'ose rien vous dire pour Julia. »

Elle se leva, madame Germain se leva aussi; elle était impressionnée plus qu'elle ne l'aurait cru possible cinq minutes auparavant : le visage d'Hélène, son regard brillant et fier sous un voile de larmes, venait de lui rappeler son frère, le père d'Hélène : c'est ainsi que, dans sa première jeunesse, il supportait le chagrin, dominant par une énergie virile une vive sensibilité : cette jeune fille souffrait et luttait comme lui.

« Votre adresse? dit-elle d'une voix moins brève. Je verrai à vous envoyer un mot pour ma

couturière : c'est, en vérité, la seule personne à qui je puisse vous recommander. »

Hélène donna l'adresse et salua gravement; sa tante la conduisit jusqu'à l'antichambre; elles se quittèrent; madame Germain vint se jeter dans son fauteuil : elle avait besoin de se calmer. Son cœur, muet d'ordinaire, venait d'éprouver une commotion; elle le remit en bon ordre, et rentra, sans trop d'efforts, dans la ligne habituelle de ses pensées. Le *moi* dominait en elle, et dans ce *moi* deux fortes passions : l'orgueil et l'avarice, tantôt luttèrent, tantôt s'accordaient ensemble. La vanité des titres et de la naissance avait baissé pavillon devant l'amour de l'argent lorsque mademoiselle Lucie de Villemandre avait épousé M. Isidore Germain; mais l'orgueil avait bien pris sa revanche, lorsque les richesses affluent aux mains de la jeune femme, elle avait pu enfin éblouir ses amis et ses ennemis, par ce luxe, la seule supériorité que l'on prise de nos jours. Il y avait eu quelques orages, quelques ombres au tableau : toutes les spéculations de M. Germain n'avaient pas été heureuses (pour les autres surtout); la petite fortune de la douairière de Villemandre s'était vue emportée dans une de ces crises financières; sa fille s'en souvenait avec tant de regret qu'elle en détournait au plus vite sa pensée; des opérations brillantes avaient réparé cet échec, et on avait pu faire à la douairière de très-respectables funérailles. Depuis ce moment, la fortune des deux époux avait toujours grandi, leur chemin n'avait pas connu d'obstacles; la mésalliance du capitaine de Villemandre, une folie incroyable! avait été un ennui, mais on avait rompu avec lui et avec sa femme, et on avait vécu tranquille. M. Germain s'était laissé mourir, mais ses millions et son hôtel survivaient; sa fille allait entrer dans le monde, l'avenir était splendide devant elle, et il fallait qu'une cousine sans le sou vint troubler cette fête continuelle, en se plaçant à Paris, et en faisant dire peut-être aux bons amis, si perfides :

« Vous ne savez pas! Mademoiselle Julia Germain a une cousine demoiselle de comptoir! »

N'était-ce pas insupportable, et la malencontreuse Hélène ne méritait-elle pas l'antipathie que sa tante lui avait vouée à première vue? Comment faire? L'orgueil disait : Éloigne-la, renvoie-la en province avec une pension; mais l'avarice criait : Se dépouiller pour autrui! Quelle folie! Et engager l'avenir! Quelle imprudence!

Pendant que madame Germain était absorbée dans ces pensées, la porte du petit salon s'ouvrit; Julia entra et vint embrasser sa mère :

« Comment es-tu ce matin? dit celle-ci en attachant le regard sur le visage de sa fille.

— Pas trop bien, j'ai mal dormi. »

Madame Germain remarqua en ce moment que Julia ressemblait à sa cousine : elle avait les mêmes cheveux fins et blonds, les traits réguliers

mais ses yeux d'un bleu mourant et son teint d'une pâleur malade ne rappelaient pas les yeux foncés et le coloris mat et sain du visage d'Hélène; la taille de la jeune fille était frêle; à cette heure avancée de la journée, elle n'était pas, comme sa mère, correctement habillée et coiffée; elle portait une robe de chambre de cachemire gris, et une petite coiffure de mousseline et de nœuds bleu de ciel retenait sa chevelure. Elle se jeta dans un fauteuil avec une expression de fatigue et de langueur, et la mère se dit :

« Heureusement qu'elle n'est pas appelée à gagner sa vie comme l'autre. »

Julia cherchait sur la cheminée un écran; ses doigts rencontrèrent la carte d'Hélène que la mère y avait laissée; elle la lut, et ses joues pâles rougirent.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? mère; ma cousine est donc à Paris ! Et je ne l'ai pas vue !

— Et vous ne la verrez pas. Les relations ne sont pas possibles entre nous.

— Pourquoi donc, mère ! Je voyais ma cousine chez ma grand-mère.

— Oui, *in illo tempore*. Ma mère avait une faiblesse incroyable pour son fils, son Benjamin, et pour la Smala de son fils; mais tu sais, Julia, que ni ton père ni moi ne les avons jamais vus, et je n'entends rien changer à ces errements.

— Mère, Hélène est seule, elle est orpheline !

— Que les parents de sa mère s'occupent d'elle. Je manquerais à mon devoir de mère si dans ta position, avec l'avenir qui t'est promis, je vous mettais en contact, toi et cette campagnarde, mal élevée, tout à fait digne de la classe dont sa mère est sortie.

— Mais, dit Julia avec instance, Hélène était

bien gentille autrefois; Bonne-maman vantait toujours sa politesse.

— Tout cela est changé; elle a vécu à la campagne, et je ne veux pas que tu la voies, elle ne ferait que te nuire.

— Mais, mère !...

— Sois raisonnable, ne parle plus de cela, mon parti est pris, et tu sais que je ne le prends pas à la légère. Tu ne verras pas ta cousine, et même tu ne m'en parleras plus. Allons déjeuner. »

Ceci fut dit d'un ton bref et sec, qui refoula les larmes de Julia; elle connaissait et craignait sa mère, dont l'affection dévouée peut-être, n'avait jamais été ni caressante ni tendre, et elle savait que ses instances eussent été inutiles. Elle cacha ses sentiments, suivit sa mère dans la salle à manger, où les attendait un charmant couvert; Madame Germain déjeuna solidement. Les bons repas étaient un luxe qu'elle ne dédaignait point, Julia ne put même goûter du bout des lèvres aux excellentes choses qu'on lui présentait; sa mère la regardait avec sévérité et elle finit par lui dire :

« Allez vous habiller, nous sortirons en voiture; c'est le jour de madame Paulus, et tâchez de perdre ces airs funèbres, vous savez que je n'aime pas la bouderie. »

Pendant ce temps, Hélène cherchait son chemin dans Paris; elle s'égara plus d'une fois; elle finit enfin par entrer dans une église ouverte et s'agenouillant aux pieds d'une statue de la Sainte Vierge, elle lui dit :

« Soutenez-moi ! Protégez-moi ! »

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

LA PROIE ET L'OMBRE

I.

Tous les promeneurs qui, le dimanche, se répandaient sur les bords de la Marne, entre Nogent et Joinville, avec des empressements enfantins de collégiens en vacances, ont fait le rêve d'y posséder une des maisons riantes qui les égayaient, le jardinet microscopique qui les entourait invariablement et le canot de pêche qui se balance au rivage.

Les imprudents ne songent guère que cet ensemble riant à l'œil est presque chaque année

submergé par la rivière fantasque, dont les caprices ont la violence, sinon la soudaineté de ceux de son grand frère, le Rhône.

Toute la colonie de négociants retirés, et principalement d'artistes altérés de verdure, qui ont planté leur tente sur ce sol détrempé, prennent leur mal avec philosophie.

Quand la Marne déborde, on entre chez soi en bateau, ce qui est éminemment pittoresque. Dès qu'elle grossit, d'ailleurs, on s'empresse de transporter au premier étage les meubles du rez-de-chaussée. Si l'inondation s'affirme, il reste la

distracted de pêcher à la ligne par la fenêtre de son grenier.

On ne peut guère expliquer que par le goût de l'extraordinaire et de l'imprévu, la ténacité prodigieuse que les propriétaires de ce coin de terre apportent à y bâtir. Peut-être aussi l'amour du changement y entre-t-il pour quelque chose, les habitants ne pouvant se dispenser, après chaque visite de leur incommode voisine, de faire renouveler tous les papiers de tenture de leur maisonnette, et nombre de meubles avariés.

Il est enfin des cas où la Marne ne se contente pas d'être gênante; elle devient dangereuse, ruineuse, et les dernières inondations, par leur bilan sinistre, ne l'ont que trop prouvé.

Il y a trente ans, ces rives perfides avaient un aspect plus agreste; la spéculation ne les avait pas encore morcelées en fractions infinies, destinées à donner au plus grand nombre de Parisiens possible les joies de la propriété.

Ce damier de petits carrés enclos de grilles justes assez larges pour y installer un chalet, quelques manches à balais, une balançoire et l'inévitable canot — était alors des prairies à l'herbe drue, des oseraies pleurantes près de l'eau, de longues allées ombrueuses, la nature enfin, telle qu'elle ne plaît pas toujours au Parisien réaliste.

On comptait les maisons qui, de Nogent, semblaient avoir glissé sur les pentes, pour s'incruster au niveau de la rivière.

Elles étaient peu nombreuses, espacées, habitées par des familles bourgeoises de médiocre fortune, souvent chargées d'enfants, qui trouvaient dans cette retraite du bon air et du grand soleil, de l'économie et du contentement.

Une d'elles pourtant, la plus modeste, adossée à la colline boisée où Nogent a le bon esprit d'avoir pris racine, n'était occupée que par trois femmes, deux jeunes, une vieille, et un gros chien de garde qui valait à lui seul une brigade de gendarmerie.

Le jardin assez étroit, très-long, venait baigner ses saules dans la Marne. Beaucoup de fleurs rendaient attrayant le parterre primitif arrondi devant le perron. On n'y sentait point le passage d'un jardinier, mais on y devinait des mains féminines.

C'est que le soin de leurs chères fleurs était, en effet, la meilleure distraction, le plus grand intérêt de la vie cloîtrée de Mesdemoiselles Ursule et Léonide Poncelet.

Quant à la vieille Jeannette, qui les servait avec un dévouement disparu du cœur de ses pareilles, elle opinait que les rosiers, les jacinthes et les héliotropes ne servaient pas à grand'chose et tenaient trop de place; mais qu'il fallait bien que ses navets, ses radis et ses poireaux en fissent la concession au goût de ses jeunes maîtresses.

Cette habitation relativement solitaire ne semblait pas bien choisie pour de charmantes

filles de vingt-cinq et de vingt-deux ans. Elles se le disaient elles-mêmes bien mieux que les Nogentais oisifs, qui échangeaient cette observation très-logique en apercevant leurs ombres entre les oseraies.

Seulement, le moyen d'échapper à cette solitude leur faisait absolument défaut. La maison, mise en vente à la mort de leur père, n'avait pas trouvé d'acquéreur, et, comme elle composait le plus clair de leur très-moderne patrimoine, force leur était d'en tirer le meilleur parti possible en l'habitant elles-mêmes.

M. Poncelet avait été de son vivant trop épris de science pour songer à faire fortune. Professeur adjoint au Conservatoire des arts et métiers, son enseignement plus utile que brillant était un des plus appréciés. Toute une génération de jeunes industriels dut à cet homme honnête, qui ignorait l'argent, les merveilleux procédés pour en gagner beaucoup.

Sa femme était morte jeune, ses filles s'élevaient dans une petite pension de la banlieue parisienne, et ce fut encore dans cette même banlieue, si chère aux travailleurs de la pensée, que le vieux savant se bâtit une humble retraite pour y mourir en paix.

Les deux sœurs, demeurées orphelines avec douze cent livres de rentes, prirent courageusement le parti de l'ombre et de la solitude qui leur était imposé, d'ailleurs, par d'autres nécessités non moins impérieuses.

L'une d'elles, l'aînée, était atteinte d'une des plus cruelles infirmités qui puissent opprimer notre pauvre nature : Ursule Poncelet était aveugle de naissance.

C'était pitié que de voir cette grande jeune fille, aux traits doux et corrects, s'avancer avec une lenteur douloureuse qui communiquait à sa démarche, naturellement élégante, un cachet d'hésitation pénible.

Une main légèrement étendue pour éviter les chocs, les pieds prudents et l'oreille attentive, les cheveux châtains relevés sans coquetterie sur un grand front immobile, n'ayant point quitté le deuil paternel autant par goût personnel que par regrets prolongés, Ursule soulevait sur son passage, quand elle allait le dimanche aux offices de Nogent, ce mot qui venait à toutes les lèvres compatissantes :

« Pauvre jeune fille ! »

En voyant, au contraire, Léonide Poncelet guidant sa sœur avec une affection qui n'était pas exempte d'un peu de recherche, une admiration involontaire faisait murmurer aux plus froids comme aux plus enthousiastes :

« Oh !... la belle enfant ! »

Sa beauté blonde, frêle et distinguée, avait des transparences nacrées, des délicatesses de formes, des envollements de boucles folles, d'une grâce sans pareille.

Tout cela un peu grêle encore, plein de pro-

messes, et séduisant à l'œil comme une fine pierre dont la monture absente est appelée à faire valoir tout le prix.

Son rôle d'Antigone lui créait une petite popularité dans le pays; elle s'y complaisait volontiers; mais cette sympathie platonique ne constituait pas de bien vives espérances pour son avenir.

Était-elle destinée à guider toute sa vie sa sœur aveugle? à végéter dans l'oubli, dans les privations, dans la lente momification qui atteint irrémédiablement les filles pauvres?

Léonide avait des frissons de révolte à cette froide perspective. Rien n'en paraissait au dehors. Elle portait avec dignité la croix de l'isolement, de la médiocrité, qu'Ursule, plus chrétienne, plus désintéressée, portait avec une sérénité touchante.

Pour Ursule, en effet, l'avenir se bornait à une existence sans passions, sans chaleur, sans rêves, monotone et douce. Pourvu que la tendresse de sa sœur ne lui manquât jamais, il semblait à l'aimable fille que la moitié du toit paternel, la moitié des maigres rentes suffisaient amplement à des besoins négatifs.

Comme tendresse même, elle était peu exigeante. La vie commune, qui rapprochait ces deux jeunes existences, n'avait pas créé entre elles l'intimité absolue.

L'une ne confiait ses plaintes résignées qu'à Celui qui voit toutes choses, les cœurs comme les faits. L'autre ne daignait pas faire part à la pauvre infirme de tout ce qu'elle ambitionnait dans la vie. A quoi bon?... n'en pouvant tirer ni conseils, puisqu'Ursule ignorait l'ambition, ni secours, puisque l'aveugle était réduite à en recevoir.

Il était donc un point sur lequel les orphelines ne cherchaient ni à s'entendre ni à s'éclairer : l'avenir; l'avenir si dissimilable dans leurs projets, que l'aînée n'entrevoyait rien à souhaiter, et que la cadette désirait tout.

Le professeur n'avait plus de famille. Ses occupations absorbantes, doublées de ses recherches scientifiques, ne lui avaient guère laissé le temps de se créer des amis. Notez en outre qu'il ne s'en était point soucié, trouvant dans l'étude tout ce que d'autres cherchent ailleurs.

Les relations sociales qu'il dédaignait, sans en comprendre la nécessité pour les siens sinon pour lui-même, lui rendirent indifférence pour indifférence.

Ses filles le virent bien lorsque, lui mort, elles ne trouvèrent plus autour d'elles que de rares visages d'inconnus.

Ursule, qui reconnaissait à la voix ses interlocuteurs, prit mieux son parti de n'avoir à peu près plus que Jeannette à entendre.

Léonide en souffrait profondément.

Nature ardente au plaisir, âpre à la possession, éprise de luxe et de richesse, elle avait l'intuition

de toutes les joies de ce monde sans en connaître une seule. Elle rêvait des succès de salons, des réceptions brillantes, des entretiens étincelants, de la haute vie mondaine en un mot, en promenant son oisiveté attristée entre une aveugle, une vieille servante, un chien de garde et des fleurs.

De loin en loin, une visite égayait la solitude des orphelines, une lettre en troublait la monotonie.

La visite était celle d'une vieille dame du voisinage, un peu originale, spirituelle et bonne, qui s'était fixée aux bords de la Marne—dont elle possédait la plus belle habitation—en mémoire de son mari qui s'y était accidentellement noyé.

C'était pendant une crue violente. Le corps avait été entraîné par le courant si fort et si loin en une nuit qu'on ne put le retrouver. Arthémise d'un genre spécial, Madame de Semongin, ne pouvant élever une tombe au défunt passionnément pleuré, honorait du moins par sa présence, par son deuil persistant, le lieu fatal de cette mort.

La lettre était celle du parrain de Léonide, M. Léon Piélard, marchand de grains retiré du commerce depuis de longues années, et qui vivait quelque part, du côté de Péronne, dans une sorte de masure décrépite qu'il appelait « son domaine » à la façon d'un ours insociable.

Sa résidence, son entourage, sa tenue, ses propos, étaient ceux d'un homme à peine dans l'aisance, ou d'un Harpagon de la plus belle eau. C'était un problème que ses contemporains ne prenaient plus la peine d'étudier, n'ayant rien à y gagner d'ailleurs.

Comme le tarif postal était onéreux à cette époque, M. Léon Piélard écrivait rarement. Il avait, dans sa jeunesse, été lié d'amitié sincère avec le professeur Poncelet. Ces deux hommes n'avaient rien de commun, éducation, manières, positions. Si la loi des contrastes fut celle qui les réunissait, celle de l'habitude maintint leurs relations toujours affectueuses malgré l'âge et les distances.

M. Poncelet mort, M. Piélard prit quelque intérêt aux orphelines, s'informant de leurs premiers besoins, leur offrant un asile, qu'elles n'eurent pas un instant la tentation d'accepter.

Certainement, si Péronne eût été plus près de Nogent, il eût fait davantage; mais, c'était loin, les voyages coûtent cher et ces diables de ports de lettres eux-mêmes étaient ruineux!..

Si bien que deux ou trois missives annuelles pleines de protestations évasives de dévouement du côté du parrain, et tout autant de réponses banales de la filleule, constituèrent bientôt toutes les relations subsistantes entre M. Piélard et Léonide.

Celle-ci ne voyait aucun intérêt à se le rendre plus favorable. Sa succession, si médiocre qu'elle fût, ne pouvait même servir d'appât à des em-

pressements qu'il lui répugnait de feindre, le bonhomme ayant un neveu qu'il paraissait chérir exclusivement, bien qu'il ne se dépensât guère plus pour lui que pour tout autre.

Et puis, Léonide se souvenait que son père, ayant, trois ans plus tôt, fait le voyage de Péronne pour offrir à son vieil ami le portrait de sa filleule, qu'il avait paru désirer, en était revenu visiblement peiné de l'état de rétrécissement, de mesquinerie, de privations, dans lequel il l'avait trouvée.

En fille avisée, Léonide concluait que si le hasard mettait sur sa route quelque conquête à tenter, ce n'était certainement pas celle-là. Mieux valait mille fois conserver pour une occasion meilleure, plus dorée surtout, les talents de séduction charmante, de finesse spirituelle, de puissance sur elle-même, dont elle sentait, d'instinct, que la nature l'avait douée.

Quant à voir naître quelque jour cette occasion tant souhaitée, la jeune fille n'en doutait pas un instant. Elle opinait seulement que cela tardait trop; que le lieu était peu propice aux rencontres romanesques; que son père avait été bien mal inspiré de la condamner à la solitude, lorsque la vocation lui faisait si complètement défaut; et qu'enfin, sa beauté blonde étant de celles dont le maximum d'éclat dure à peine quelques années, il était grand temps d'en essayer la puissance.

II

Un jour de printemps, où la rivière, toute babillarde et reluisante, coulait de l'air placide et riant qui lui fait tant d'amis, les deux sœurs avaient transporté leurs pliants et leurs corbeilles à ouvrages à l'extrémité du jardin d'où la vue embrassait le cours de la Marne à une distance assez étendue.

C'était le coin préféré de Léonide, moins toutefois pour l'horizon qui s'y révélait, que pour la chance qu'il pouvait offrir de voir passer un être vivant.

Les promeneurs de cette époque n'avaient pas comme aujourd'hui les chemins de fer, les tramways, les omnibus, qui les jettent aux rives de la Marne, chaque quart d'heure, par fournées. On y venait après réflexions, dans un véhicule incommode, chèrement payé, lent et dur. Il fallait aimer beaucoup la nature pour braver fréquemment des inconvénients de plusieurs genres, tels que l'absence de restaurants dans la partie basse du littoral, la difficulté du retour et la distance de Paris.

D'où il résultait que, si les promeneurs se renouvelaient volontiers, il était vraiment rare de reconnaître parmi eux, au bout d'une saison, un visage souvent entrevu.

« Des étrangers, des passants, toujours des passants ! » soupirait parfois Léonide avec dépit.

Car pas un seul de ces amateurs d'eau courante et de verdure ne s'était encore avisé de revenir pour un objet qu'elle estimait fort supérieur à tout le reste : sa jolie personne.

Ursule était de fort belle humeur sous les caresses de ce premier soleil printanier, et sa voix très-juste, que personne n'avait prise la peine de cultiver, célébrait cette fête extérieure et intérieure par un joyeux chant que sa sœur n'écoutait pas.

Ses mains ne restaient pas inactives. Avec une prodigieuse persévérance, que son adresse native servait à souhait, elle était arrivée, à peu près toute seule, à conduire des ouvrages de tricot qu'une voyante n'eût pas reniés.

C'était son occupation favorite dans sa nuit sans trêve, et son orgueil, quand les exclamations complaisantes de sa sœur, jointes aux cris d'admiration de Jeannette, lui prouvaient que son habileté, toute d'instinct et de patience, n'avait pas fait fausse route.

Léonide, assise en vue de la route, brodait avec mélancolie. Ah ! si la blanche mousseline qu'elle fleurissait de guirlandes festonnées, avait pu dire combien de soupirs contenus elle avait surpris dans ces longues heures de travail manuel !...

Cette route, que l'œil investigateur de la jeune fille parcourait prestement, presque aussi souvent que l'aiguille piquait un point dans l'étoffe, n'était rien autre qu'une étroite bande cailloutée longeant à la fois la rivière et le jardin.

Trois familles de Nogent avaient passé, avec un cliquetis de langues médisantes et des glapissements d'enfants en liberté.

On avait échangé un salut avec les jeunes filles, et chuchoté charitablement entre soi :

— Ces pauvres petites !... seront-elles assez difficiles à marier !...

Puis, vint une noce du faubourg Saint-Antoine, affriandée par l'éclatant soleil, aux rayons duquel resplendissait, comme un tissu de prix, la robe de percale de la mariée.

Une tapissière les avait déposés tous, nouveaux époux, grands parents, témoins, invités, petits frères, sur la berge de la Marne qu'ils parcouraient en la faisant retentir des éclats de leur gaieté communicative.

Léonide daigna leur accorder un regard tout chargé de vagues préoccupations, peut-être de secrète envie. Ces braves gens qui n'avaient que leurs bras pour toute fortune, leur travail pour tout avenir, étaient plus heureux, plus libres, que la fille d'un professeur réduite à attendre dans l'immobilité des convenances sociales un époux qui ne se présentait pas.

Un époux !... Ce mot, pour elle, représentait moins la tendresse partagée, la famille fondée, les joies du foyer domestique, que l'indépendance conquise et la fortune espérée.

Un peu après que les bruits de la noce fau-

bourienne se furent éteints dans l'éloignement, on entendit sur le chemin une sorte de chant d'oiseau, de gazouillement dans les branches, quelque chose de mélodieux comme un roucoulement de fauvette et de capricieux comme un babillage d'enfant gâté.

Puis, une voix grave semblait sermonner la fauvette, et le rire clair de l'enfant gâté éclatait comme une fusée.

Ursule charmée prêta l'oreille. Léonide aiguïsa son regard le plus subtil.

Ce qu'elle entrevit formait vraiment un saisissant contraste.

Une petite fille adorablement jolie, brune, avec des yeux immenses, un teint d'espagnole et une grâce toute parisienne, sautillait dans le chemin à la façon d'un oiseau dont on a rogné les ailes.

Derrière elle, marchait un homme d'une quarantaine d'années, aux cheveux d'un blond si pâle, qu'il semblait un vieillard. Sa physionomie triste, ses lèvres saillantes, ses yeux sans lumière ne démentaient pas cette première impression.

Il suivait tous les mouvements de l'enfant avec une sollicitude touchante, lui recommandant de se modérer, de ne point s'agiter si fort, d'éviter de prendre chaud.

« Oui, papa ! » répondait invariablement la fillette, qui n'en continuait pas moins ses exercices de voltige du haut en bas du talus.

Elle pouvait avoir cinq ou six ans, une vivacité prodigieuse que la maigreur de son petit corps élancé rendait encore plus accentuée. Ses yeux d'une mobilité remarquable, presque inquiétante, se portaient si rapidement d'un point à un autre, qu'ils semblaient doués d'ubiquité.

Elle aperçut en même temps une belle fleur rustique qui la tenta, une bande de cygnes qui descendait la rivière, et les deux sœurs assises sous l'oseraie qui formait l'unique barrière de leur jardin.

Prompte comme la pensée, la fillette courut cueillir la fleur, envoya un sourire aux orphelines et revint aux cygnes qui semblaient la captiver plus que tout le reste.

Ils avançaient majestueusement, regagnant le parc de madame de Semongin, dont un petit canal venait chercher les eaux de la Marne, pour les amener jusque dans un vaste bassin, sous les fenêtres de son salon.

Ces beaux animaux, familiarisés avec leur entourage seulement, étaient un objet de vanité pour leur propriétaire. Ils possédaient un plumage exceptionnel qui décelait au plus ignorant la pureté de leur race.

« Oh ! papa !... comme ils gonflent leurs ailes !... comme ils sont jolis !... », criait l'enfant en battant des mains en face d'eux. On dirait des bateaux de pêche, comme à Dieppe. »

Ces façons bruyantes, peu habituelles aux

hôtes ordinaires d'une maison de deuil comme celle de madame de Semongin, parurent surprendre d'abord les blancs palmipèdes, et bientôt les irriter.

« Voyons, calme-toi, Marie, » dit le père à la fillette qui ne tint compte en rien de l'observation.

Ils étaient d'ailleurs plus aptes à comprendre les douceurs d'un biscuit émietté sur les bords, ou même d'un fragment de pain lancé de la rive par un flâneur, qu'à supporter les agaceries d'une enfant nerveuse, laquelle, n'ayant aucune friandise à leur offrir, s'avisa de leur jeter des brins d'herbe, puis de petites mottes de terre, puis des cailloux, non pour leur faire le moindre mal, certes, mais pour jouir de leur surprise, de leur effarement, de leur indignation.

Les beaux cygnes orgueilleux passèrent, en effet, très-visiblement, par cette succession rapide de sensations diverses, dédaignant d'abord de fuir la pluie d'innocents projectiles, redressant ensuite leurs têtes fières d'un air de courroux, marchant enfin vers l'assaillant pour mettre, par cette attitude, un terme à ce jeu déplaisant.

Cette manifestation hostile fut accueillie par un éclat de rire plus long, plus retentissant que tous les autres. La petite fille s'amusait énormément et n'était pas du tout peureuse.

« Marie !... laisse ces animaux !... retire-toi !... » s'écria le père effrayé du cri rauque qu'ils faisaient entendre.

Marie haussa gentiment ses épaules mignonnes, fit un porte-voix de ses mains roulées, se pencha vers le bord qu'elle touchait presque et jeta, dans la direction de ses jouets vivants, un cri semblable au leur, mais plus strident, plus prolongé, plus irritant.

Les cygnes ont leurs nerfs aussi peut-être. Peut-être aussi, sont-ils de caractère peu endurant. Le plus fort, le plus beau de la bande, éleva brusquement ses larges ailes, en battit l'air deux fois, plein de menaces, et bondit vers l'enfant par un seul élan qui le jeta sur la rive.

Elle recula, épouvantée. Il déploya son cou souple, l'allongea comme un serpent, saisit dans son bec robuste le bas de la petite robe flottante et l'entraîna dans l'eau.

Le père, qui était en arrière de quelques pas, poussa une exclamation de terreur, et, pétrifié par le danger, perdit subitement la présence d'esprit de le combattre.

« Marie !... Marie !... » bégaya-t-il en trébuchant, les mains étendues.

— N'ayez pas peur, me voici ! » prononça près de lui une voix inconnue.

Une ombre s'élança à sa gauche, passa devant ses yeux troublés, glissa sur le bord, entrant bravement dans l'eau courante.

Il crut distinguer, le malheureux homme, que l'ombre arrachait l'enfant à son ennemi, tenace et vindicatif, dont les efforts l'avait déjà amenée

à un mètre du rivage. Et, comme tout tournait autour de lui, il ferma ses paupières troublées en s'appuyant au tronc d'un saule.

Un mot le ranima magiquement.

« Papa, ce n'est rien ! » disait Marie en se jetant à son cou.

Il regarda éperdu. Devant lui se tenait Léonide, les vêtements mouillés jusqu'aux genoux, parfaitement calme et même souriante.

Maladroitement peut-être, mais d'un cœur plein, il voulut essayer de la remercier. Elle l'interrompit aussitôt :

« N'exagérez pas, Monsieur, je vous en prie. Le petit service que vous devez beaucoup trop haut, se borne à un bain de pieds nullement dangereux en cette saison. Je connais la Marne; en cet endroit, mademoiselle Marie ne courait pas un bien grand danger. Un peu plus loin... mais, enfin, la voici saine et sauve, et corrigée, j'imagine, de l'imprudente tentative qui a failli lui coûter assez cher. »

Léonide avait prolongé son petit discours de façon à laisser au pauvre père abasourdi le temps de se remettre.

Comme il tardait encore, elle se pencha vers la fillette, l'embrassa en disant de sa plus douce voix :

« Ne racontez pas cela à votre maman, chère petite, vous lui feriez mal bien inutilement. »

Marie rendit le baiser, et répondit avec l'insouciance de cet âge :

« Je n'ai pas de maman, madame. »

Léonide prit aussitôt un air discret, nuancé de commisération, et, très-simplement :

« Vous êtes mouillée, ma chère enfant. Si monsieur votre père le permet, je vais vous faire entrer chez moi pour y sécher vos vêtements. »

Le père était redevenu maître de lui-même. En termes excellents, où l'on sentait palpiter la reconnaissance, il déclina cette proposition pratique, ne se trouvant qu'à une très-faible distance de la propriété de Semongeïn où il passait quelques jours.

Il insista ensuite pour savoir quel nom donner dans son souvenir à la courageuse jeune femme qui s'était interposée si à propos pour soustraire l'enfant aux suites de son imprudence.

Léonide rougit et répondit avec réserve que madame de Semongeïn, qu'elle avait l'honneur de compter parmi ses relations de bon voisinage, serait parfaitement à même de le renseigner, s'il persistait à attacher à cette petite aventure plus d'importance qu'elle n'en méritait.

Il n'était guère possible de prolonger cet entretien, quoique Marie parût avoir envie de questionner. On se sépara donc sur ces mots chaudement répétés par le père, poliment acceptés par la jeune fille.

« Encore merci !... et au revoir, si vous daignez le permettre à ma fille et à moi. »

Léonide rentra hâtivement dans le jardin où

l'aveugle toute pâle demeurait debout, anxieuse, attendant la solution d'une énigme qui l'effrayait.

Elle avait entendu sans voir, et vaguement compris, la pauvre Ursule, qu'une petite fille avait commis une imprudence, et Léonide un acte de courage.

« Rassure-toi, dit celle-ci en se rasseyant, distraite, devant sa broderie. Une fillette s'en allait à la dérive, entraînée par un des grands cygnes de Semongeïn; je n'ai eu qu'à entrer dans l'eau et faire lâcher prise à la bête.

— Dans l'eau !... mais alors tu dois être trempée ?

— C'est vrai, je n'y pensais pas.

— Quelle femme courageuse et dévouée tu fais, ma chère Léonide ! » s'écria l'aveugle en pleurant d'admiration.

La jeune fille accepta la louange sans sourciller; pouvait-elle avouer, du reste, que le besoin d'imprévu qui la dévorait l'avait, plus que le dévouement, lancée au secours de la petite imprudente.

« Une singulière enfant ! conclut-elle en allant retirer sa robe dont le sillage laissait sur l'allée du jardin une longue trace humide. Une enfant qui paraît avoir la hardiesse et la mobilité des êtres inconscients ! »

Un peu plus tard, quand ayant revêtu des vêtements secs, elle reparut au jardin, sa physionomie reflétait une satisfaction positive. Était-ce la bonne œuvre accomplie qui mettait ce rayon dans ses yeux ?... Était-ce le romanesque de cet incident qui rompait l'effroyable monotonie de ses journées ?

Ursule ne voyait pas le rayon; mais elle en sentait la satisfaction muette. Cette âme tendre, toujours repliée, avait l'intuition des joies d'autrui dont elle se créait des joies.

Ce jour, si peu semblable à ceux qui l'avaient précédé, parut à Léonide avoir la rapidité d'un songe. Toutes les heures s'en envolèrent sans peser un atome sur ses épaules allégées.

A chaque minute, un léger tressaillement l'agitait qui n'avait rien que d'agréable. Il lui semblait aussi entendre les petits pieds de la fillette courir sur le sable du jardin, de cette fillette aux grands yeux profonds, qui lui avait dit ne plus avoir de mère.

Pourtant Marie ne vint pas à la maison des orphelines. Son père n'y parut pas davantage. Il semblait à Ursule que cette visite devait avoir lieu tout de suite, sous peine de manquer de gratitude envers sa sœur.

Moins exclusive, en apparence au moins, Léonide ne parut ni inquiète, ni blessée de l'abstention des promeneurs. Il lui vint en esprit que l'enfant pouvait avoir éprouvé une émotion rétrospective et que certainement, si elle était souffrante, le père, qui paraissait lui témoigner une si ardente affection, ne la quitterait pas d'une seconde.

Ce pressentiment était une vérité.

L'enfant impressionnable, qui n'avait pas versé une larme en se voyant entraînée par le cygne, était à peine de retour chez madame de Semonguin qu'une sorte de crise nerveuse d'une violence extrême secoua son corps frêle, pendant une heure dont le père torturé compta lentement chaque minute.

Les domestiques de Semonguin racontèrent le soir même à Jeannette — que Léonide envoya silencieusement reporter quelques livres à la vieille dame — que rien ne serait pénible pour leur maîtresse comme d'avoir invité M. de Brix et sa fille à passer quelques jours à la villa, si l'état de cette enfant devait se prolonger. Elle avait le délire depuis sa baignade, on avait appelé un médecin de Nogent et, près de son petit lit, le père et madame de Semonguin se regardaient d'un air consterné, sans échanger un seul mot d'espérance. L'enfant était charmante, on la plaignait beaucoup d'avoir eu cette grande frayeur : le père était bon, très-généreux pour les domestiques et ce serait vraiment dommage que ce pauvre monsieur riche, déjà veuf, eût encore le chagrin de perdre une petite fille très-délicate et qu'il redoutait toujours de ne pouvoir élever.

Ces précieux renseignements, que Jeannette transmettait à Léonide sans y entendre malice, eurent la propriété bienfaisante de procurer à celle-ci une nuit embellie des plus doux songes.

III

Il était neuf heures à peine ; la matinée, tout embaumée des parfums du bois de Vincennes apportés par une fraîche brise, annonçait un lendemain radieux à cette journée du 4 avril, la première date mémorable d'une existence vide.

Le 4 avril, il était arrivé une de ces choses non prévues, non préparées, qui peuvent avoir des conséquences importantes quand on sait en tirer parti. Léonide se promettait bien d'y employer toute son intelligence.

C'était un bien petit incident, en somme, un fait-divers comme tous les journaux de Paris, et pas mal de journaux de province composent le menu quotidien de leurs lecteurs.

L'habileté devait consister à donner à ce fêtu le relief d'un événement majeur, si toutefois madame de Semonguin confirmait, à la première occasion propice, les dires de ses gens touchant la fortune du père de Marie.

La fortune !... les rêves malsains, dont se nourrissait depuis trois années le désœuvrement de Léonide, la lui faisaient considérer comme le seul but enviable, comme la plus légitime de toutes les ambitions.

La jeune fille arrosait ses fleurs machinalement, parce que c'était sa coutume, sans beau-

coup se préoccuper de la quantité capricieuse de liquide qu'elle distribuait à ses favorites.

Certainement celle-ci en recevait plus que de raison, tandis que telle autre menaçait de périr de soif. La belle affaire !... les pensées de la jeune jardinière étaient bien loin. Elles étaient près de cette enfant malade tirée d'un péril par son initiative courageuse, près de ce père, dont les yeux sans flamme s'étaient brusquement emplis de gratitude et d'admiration.

Il lui tardait beaucoup d'apprendre si l'enfant malade allait mieux, et beaucoup aussi de constater si cette admiration subite prenait un rassurant caractère de durée.

Tout à coup, elle s'entendit appeler par son nom de Léonide, d'une façon gracieuse qui la fit sursauter.

« Mademoiselle Léonide !... mademoiselle Léonide !... c'est moi... voulez-vous me permettre d'entrer ? »

Au bout du jardin, sur la route, Marie de Brix passait sa tête brune entre les osiers ; tandis que son pied impatient franchissait déjà l'obstacle.

La jeune fille, très-étonnée de cette apparition, après les récits attristés de la soirée précédente, courut au-devant de sa petite amie, l'embrassa cordialement en l'attirant tout à fait dans le jardin.

« Déjà levée !... et plus malade !... quelle surprise ! » dit-elle en regardant Marie tout au fond de ses yeux mobiles.

Un reste de fièvre y semblait brûler.

« Oh ! c'est toujours comme cela, moi, » dit l'enfant avec insouciance.

Puis, se retournant vers le chemin :

« Entre donc, papa, » fit-elle d'un air engageant.

Léonide vit alors M. de Brix, dont les saules lui dérobaient la présence, qui la salua respectueusement et ne tint compte de l'enfantine invitation.

« Je vous prie de pardonner à ma fille, mademoiselle, dit-il, si elle se permet de venir si matin vers vous. Nous n'avons pu la retenir... ni lui faire comprendre qu'il était plus convenable d'attendre une heure un peu plus avancée. Elle est un peu volontaire... souffrante... et j'ai pris le parti de la suivre, pour l'excuser.

— Elle est toute pardonnée, monsieur, répondit Léonide, d'autant mieux que je la croyais malade des suites de l'émotion d'hier, et que cette façon de me rassurer est bien la meilleure que je sache. »

Et, se penchant, elle mit de nouveau sur le front de la fillette un baiser tout affectueux.

— « Malade... oui, elle l'était hier... aujourd'hui, il n'y paraît plus... Demain peut-être... qui sait si le mal nerveux ne réparait pas ? »

M. de Brix prononça ces paroles avec un embarras marqué et une tristesse non équivoque.

« Elle paraît, en effet, délicate, » insinua mademoiselle Poncelet sans quitter la main de Marie.

Un grand soupir fut la seule réponse du père.

En ce moment, l'aveugle, guidée par le murmure des voix, s'approcha lentement des interlocuteurs. Avec son visage effacé, ses yeux clairs, ouverts et fixes, sa démarche hésitante et l'attitude calme de toute sa personne, Ursule, qui marchait en pleine lumière, formait avec Léonide le contraste le plus saisissant.

M. de Brix les enveloppa toutes deux d'un regard sympathique, quise teintade commiseration en s'arrêtant sur la jeune aveugle.

« Ma sœur Ursule, dit Léonide; M. et mademoiselle de Brix. »

Ursule, de la main, chercha l'enfant qui contemplait avec surprise cette grande douleur, et s'étonnait de la voir sourire.

La caresse de l'aveugle, qui joua doucement dans ses boucles brunes, lui parut plus aimante que celle de Léonide.

« Voulez-vous être ma seconde amie ? » demanda-t-elle résolument. »

Et comme Ursule acceptait d'un air empressé cette proposition sans ambage :

« C'est que ma première amie, c'est Léonide, n'est-ce pas, papa ? »

On rit beaucoup. La conversation n'en devint que plus facile entre ces trois personnes qui, ne s'étant jamais vues jusque-là, se trouvèrent bientôt à l'aise comme des relations de vieille date.

La campagne, entre autres avantages, possède celui de soulager l'étiquette d'une multitude de petites conventions désagréables.

A Paris, M. de Brix se serait présenté vers cinq heures, accompagné de madame de Semongin, suivi de sa fille parée comme une châsse, et la visite courtoise guidée n'aurait été qu'un ennuyeux devoir de convenance rempli sans entrain, reçu comme il était offert.

Au bord de la Marne, le père reconnaissant s'attachait aux pas de l'enfant volontaire qui, toute sautillante, venait dès le matin, dans son sarrau de toile grise, remercier sa nouvelle amie, sans s'inquiéter du cérémonial.

On causait avec abandon de chaque côté de la fragile oseraie qui servait d'unique barrière au jardin des orphelines.

M. de Brix, debout sur le chemin, racontait comment il avait été invité par sa parente éloignée, madame de Semongin, à venir passer quelques jours de printemps dans son petit domaine. Il avait accepté de grand cœur, l'air de Paris n'étant guère favorable à la santé de Marie et son château de Brix, près d'Orléans, n'offrant en ce moment qu'un séjour désagréable, grâce à la légion d'ouvriers décorateurs dont il était la proie. Quant à conduire la fillette dans une de ses fermes de Bourgogne, c'était peu récréatif pour tous deux.

Léonide recueillait ces détails avec un intérêt extrême, supputant mentalement ce que pouvaient représenter de revenus une habitation pa-

risienne, un château dans l'Orléanais et des fermes en Bourgogne.

« Moi, je suis bien mieux ici qu'à Brix, déclara Marie, et je ne veux plus m'en aller. »

Léonide la remercia de cette parole par une caresse, et le père semblait tout heureux de voir la sympathie qu'inspirait son enfant.

C'était une étrange petite fille, remuante, inquiète, que l'on disait volontaire et qui montrait cependant dans le regard, l'accent, les câlineries charmantes, une pénétrante douceur.

Elle s'entendit à merveille et très-vite avec l'aveugle, quoique celle-ci déployât infiniment moins de coquetterie que sa sœur pour la conquérir.

La cloche de Semongin, qui sonnait le déjeuner à toute volée, avertit les promeneurs que leur causerie amicale devait avoir un terme, au grand déplaisir de Marie.

« Nous reviendrons, dit-elle d'un air décidé, n'est-ce pas, père ? »

— Oh certes !... » répondit M. de Brix avec conviction.

Léonide les regarda s'éloigner, après l'échange des plus cordiales civilités, en constatant que si la primesautière affection de la fille n'avait fait que s'accroître depuis la veille, la discrète admiration du père n'avait certainement pas décréu.

Comme elle l'avait promis, Marie revint, à une heure plus sortable, cette fois, et madame de Semongin se fit officiellement l'introductrice de son parent chez les orphelines.

Mais la glace était rompue depuis le matin, et si la présence de la vieille dame fut un agrément de plus, elle n'apporta pas un élément indispensable aux relations courtoises qui se créaient si rapidement.

M. de Brix était un homme grave, un peu triste même, d'un extérieur peu séduisant, possesseur d'excellentes qualités qu'il n'avait point l'art de mettre en lumière. Il fallait deviner ce qu'il valait sous l'enveloppe lourde dont la nature l'avait gratifié.

Léonide ne se préoccupa nullement de faire cette recherche, non plus qu'elle n'attacha d'importance à l'absolu manque d'attraits extérieurs de leur nouvelle relation. Le château, l'hôtel et les fermes lui formaient, à son sens, une auréole bien autrement enviable !

A partir de ce jour, les rapports relativement rares qui existaient entre les jeunes filles et madame de Semongin, se développèrent activement. Elles quittèrent leur retraite pour de longues promenades aux environs, que Léonide choisissait et que l'aveugle partageait avec bonté, sans en apprécier le charme.

La vieille dame possédait de la fortune, des yeux excellents et un équipage solide, ce qui donnait aux excursions de la petite société une facilité, un intérêt et une étendue possibles seulement dans de telles conditions.

C'était la première fois que Léonide mordait, d'une façon détournée, au fruit tentateur du confort. Il lui sembla soudainement, en s'y trouvant transplantée par le hasard de ce voisinage, qu'elle fût née pour ce milieu et non pour aucun autre.

Elle y respirait à l'aise, comme on le fait sur les cimes, et s'y mouvait avec la grâce toute spéciale aux vocations satisfaites.

Ce n'était cependant qu'une ombre bien légère de la vie mondaine, ce petit coin fleuri de Semongeïn avec son luxe modeste, ses serviteurs bien dressés, ses appartements aux meubles antiques, ses repas servis à l'ancienne mode, sa calèche armoriée et ses robustes mecklembourgeois.

Pour Léonide, c'était un contraste énorme avec l'austérité obligatoire de leur petite villa que le professeur avait meublée à la diable et pourvue tout juste du nécessaire.

Elle entrevoyait, à travers ce luxe démodé, ce que pouvait être le luxe véritable, et cette double vue l'éblouissait, comme une lumière trop intense pour des yeux affaiblis par une longue privation de clarté.

Le printemps était exceptionnellement beau et permettait également de faire en bateau des promenades sur la rivière ; promenades qui sont d'ordinaire l'apanage d'une saison plus avancée.

Le Tour de Marne, si chanté, si fêté, si pittoresque, qui a inspiré plus d'un poète et tant de gracieuses illustrations, fut repris, suivi avec le même plaisir par la colonie de Semongeïn que par tous les promeneurs qui l'avaient précédée. On peut même supposer que Léonide, plus que toutes ses devancières, y apportait une imagination pleine de riantes espérances.

Chaque jour resserrait les liens sympathiques qui l'unissaient à ses nouveaux amis. Ce n'était pas pourtant du côté de Marie qu'augmentait l'affection. Une sorte d'instinct rapprochait l'enfant malade de la pauvre aveugle. C'était dans le cœur du père que le progrès s'accroissait visiblement.

L'éclatante beauté, l'esprit souple, les châtelines déployées envers la fillette par la plus jeune des orphelines devaient produire une impression vive et profonde sur un homme attristé, malheureux, seul dans la vie avec la responsabilité effrayante d'un enfant malade à élever, d'une petite âme ignorante à diriger.

M. de Brix, du reste, ne se faisait aucune illusion sur le sort lamentable, probable, certain même, de son dernier rêve. Il se savait laid, point jeune, point aimable, bon seulement, ce qui ne lui paraissait nullement suffisant pour se faire agréer de cette jeunesse rayonnante.

Quant à sa fortune, il ne faisait point à Léonide l'injure de la supposer avide au point de faire entrer dans la balance de ses mérites le poids positif de son or.

C'était se tromper grandement ; mais l'erreur absolue de M. de Brix faisait le plus complet honneur à la droiture de son caractère.

Peu à peu, par une insensible progression, il était arrivé à surseoir à son départ, toujours annoncé, jamais accompli, jusqu'au milieu de mai. Venu pour huit jours, il demeurait plus de six semaines à Semongeïn, heureux de se sentir pressé d'y rester, heureux aussi de trouver, dans les interminables réparations du château de Brix, un prétexte pour accepter la prolongation de cette bienheureuse hospitalité.

Léonide ne se rendait pas un compte exact de la situation. La délicatesse de sentiment, qui l'aurait guidée dans l'étude qu'elle avait entreprise du père et de l'enfant, lui faisait complètement défaut.

Les crises nerveuses de l'enfant, dont M. de Brix et Madame de Semongeïn ne parlaient qu'avec une réserve toute particulière, paraissaient avoir diminué de fréquence dans l'atmosphère balsamique d'une habitation assise entre l'eau courante et les grands bois.

Quelle était, au fond, cette maladie ? personne ne s'en expliquait jamais. Mais il était facile de comprendre l'inquiétude douloureuse qui en découlait pour M. de Brix.

Léonide lui attribuait le silence et la préoccupation de ce père modèle. Sa vanité, éperonnée par l'intérêt, eût été flattée de l'en arracher. Pendant les premiers jours de cette intimité de voisinage, elle avait cru toucher d'un seul bond au but désiré. Les attentions, les respects empressés, les timidités singulières d'un homme de l'âge et de l'aspect de M. de Brix, signifiaient évidemment l'invasion d'un sentiment exclusif, sérieux.

Pourtant, les semaines s'écoulaient sans modifier cette attitude, sans entraîner le gentilhomme au delà du point précis d'empressement et d'admiration qu'il semblait s'être fixé pour limite.

La perspective d'un mariage riche, tant caressée dans sa pensée, allait-elle donc échapper à sa petite main si bien disposée à la saisir au passage ?...

Tandis que son inflammable imagination échafaudait et démolissait vingt fois le jour le même rêve prosaïque et tentateur, Ursule, sereine, contente de peu, s'attachait sincèrement à Marie, enfant sans mère, malade et touchante, dont elle regrettait de ne pouvoir faire un but pour ses longues heures vides.

Oui, pour Ursule, si Dieu l'avait permis, Marie eût été un but. Pour Léonide, Marie n'était qu'un moyen.

CLAIRE DE CHANDENEUX.

(La suite au prochain Numéro.)

LA NONNE ET LA FLEUR

Dans le jardin du monastère
Rougit une petite fleur;
La nonne, pâle et solitaire,
Admire en passant sa couleur.

« Hélas ! petite fleur, dit-elle,
» Comment sais-tu plaire au bon Dieu,
» Qui nous a mises, toi, si belle,
» Et moi, si triste, au même lieu ? »

La fleur lui dit : « Tout est mystère;
» Ne te plains pas, ton sort vaut mieux :
» Je suis une fleur de la terre,
» Tu seras une fleur des cieux. »

PROSPER BLANCHERMAIN.

REVUE MUSICALE

La Bonne-aventure. — Souhaits de l'année. — Les productions musicales de 1877. — *La Trizane*.

Le 31 décembre, une voiture s'arrête devant un des meilleurs confiseurs de Paris, deux dames élégantes et distinguées en descendent; l'une paraît avoir trente-cinq ou quarante ans, l'autre dix-huit. Après avoir acheté une avalanche d'objets d'éternelles, elles acquittent les factures et se préparent à partir; en ce moment le commis qui les a servies leur débite le petit speech suivant :

« Ces dames ne veulent pas ajouter à leurs achats un sac d'excellents bonbons absolument spéciaux à notre maison et qu'on appelle les fondants Bonne-aventure ? »

— Oh ! non, disent les dames, nous avons tout ce qu'il nous faut.

— C'est malheureux, ces dames s'en seraient fort applaudies. Chaque horoscope est très-amusant et parfaitement bien fait; cela ne ressemble en rien à ces petits imprimés roses ou verts, que les devineresses vendent au public ignorant dans les fêtes de village. »

Cette sortie, assurément apprise d'avance, fit revenir la mère et la fille.

« Donnez-nous un sac de ces illustres prophéties, dirent-elles. »

On porte ce dernier paquet dans la voiture, les dames y montent, et l'on s'éloigne. Une fois à la maison, on examine, classe et prépare les cadeaux destinés aux amies.

« Mère, s'écrie Camille, ouvrons vite les fondants Bonne-aventure, car nous les avons gardés pour nous. » Vite, le sac est entre-bâillé, elle y plonge une main palpitante, puis, lisant haut :

« Madame... »

— Ceci est pour moi, dit la mère.

— Passons à un autre, reprend la curieuse avec impatience :

— Monsieur... »

— Quel guignon ! il ne s'en trouvera donc pas pour moi ?

— Garde le dernier pour ton frère.

— Mais si nous le lisons, il n'y aurait pas grand mal.

— Si cela te fait plaisir, je ne m'y oppose pas.

— Monsieur, si vous êtes né intelligent et que vous deveniez instruit, ne faites jamais de politique avant 25 ans.

— C'est tout ? demande la mère.

— Il n'y a pas une ligne de plus, on n'en a pas pour ses douze francs, dit la jeune fille. Voyons enfin si mon tour arrivera. Elle prend un bonbon et saute de joie en lisant : « Mademoiselle... Oh ! comme c'est long ! il y a deux petites pages écrites en caractères microscopiques ; lisons, mère, lisons bien vite. — Mademoiselle, pendant que vous mangez ce bonbon et que vous lisez cet horoscope, un beau cavalier de 27 ou 28 ans, décoré de l'ordre de la Légion d'honneur, et possédant une belle fortune, questionne une vieille et austère dame de ses amies sur vos mérites. — J'ai vu mademoiselle Camille, dit-il ; sans être belle, elle est gracieuse ; sans être grande, elle est bien faite.

— La bonne-aventure te flatte, ma chérie.

— Oh ! pas du tout, mère, elle dit toute la vérité, mais laisse-moi achever.

» — Je ne me marie pas pour trouver une dot, poursuit le jeune homme en parlant à sa vieille amie. Je demande chez une femme des qualités sérieuses ; vous qui m'avez servi de mère depuis que je suis orphelin, vous connaissez mieux que personne mon caractère et mes sentiments ?

« — Soyez tranquille, cher enfant, je ne vous tromperai sur rien, reprend la douairière.

« — Est-elle instruite ?

» — Assez pour une femme qui n'a pas besoin d'être savante pour rendre son mari heureux.

» — Elle n'est pas pédante, j'espère, ce qui est le travers de presque toutes les jeunes filles aujourd'hui ?

» — Non, mon ami, elle n'est pas pédante.

» — Cependant, d'après ce que j'ai remarqué, elle est moqueuse, or, la moquerie est une sorte de pédantisme muet ou bavard, toujours méchant et ridicule. Elle semble indiquer une créature sans jugement, qui se pose en supériorité, comme si les natures supérieures n'étaient pas indulgentes et bonnes ?

» — Ceci est vrai, répond la sexagénaire, mais chez les filles mal élevées ; gardez-vous d'en faire une thèse appropriée à toutes les autres. Camille, dont vous me parlez, a bien un petit brin de ce travers, mais seulement avec ses amies, entre élèves d'une même pension. La raison saura facilement vaincre cette disposition, due à la mauvaise éducation devenue, par ce temps, presque générale.

» — Est-elle un peu femme d'intérieur, s'occupe-t-elle dans sa famille de la direction de sa maison ?

» — Oh ! pour ceci, je ne le crois pas.

» — Eh bien ! ma vieille amie, que voulez-vous que devienne un ménage quand manque la surveillance d'une maîtresse de maison : les domestiques volent, les fournisseurs abusent, l'argent se sauve et la fortune se dissipe, n'est-ce pas vrai ?

» — Sous ce rapport, mon enfant, vous avez parfaitement raison ; aussi je gronde les mères d'élever leurs enfants au milieu d'éternelles et

folles gâteries. Ce qu'elles développent ainsi dans ces jeunes cervelles, c'est un amour-propre insatiable, une vanité mesquine qui mendie les louanges et ne laisse à personne le droit de donner un sage conseil. Mais, rassurez-vous, mon ami, la jeunesse est une cire molle qui prend facilement la forme qu'on lui imprime, quand la main est douce et la raison mûre ; l'intelligence qui sait dire les choses sait également les faire écouter. En votre qualité d'homme, n'apporterez-vous pas à votre femme un contingent de travers, de défauts, de petites choses qu'il faudra vous faire pardonner ?

» — Sans doute.

» — Alors qu'espérez-vous ? La perfection ? C'est de la folie, seulement, deux belles, deux bonnes natures liées ensemble se corrigent l'une par l'autre, avec de la patience, du bon sens et de la tendresse. Vous avez des qualités sérieuses, du jugement et un cœur d'or. Il faudrait que vous fussiez bien déshérité de la Providence pour ne pas triompher de l'esprit d'une excellente enfant.

» — Mademoiselle Camille, reprit le cavalier, est-elle musicienne ?

» — Très-bonne pianiste.

» — Chante-t-elle ?

» — Avec beaucoup de goût. — Est-ce tout ?

» — Absolument tout ; ainsi je ferai un bon choix ?

» — Vous serez tous deux très-heureux, je vous l'affirme. Avant tout, je dois vous demander si elle vous plaît ?

» — Chère madame, mes questions, mon air maussade et mes paroles glacées n'empêchent pas qu'elle m'ôte le sommeil depuis deux mois.

» — Eh quoi ! vous l'aimez ?

» — Comme un fou, et je viens vous prier, puisque je suis sans famille, de la demander en mariage à ses parents pour votre attaché et respectueux serviteur.

» — Ceci sera fait, mon ami, quand vous le voudrez.

» — Tout de suite alors, ma digne amie.

La causerie fut bien vite interrompue par des visiteurs, et le jeune homme se retira.

Jeunes et chères lectrices, permettez à votre chroniqueur musical de vous souhaiter des horoscopes qui vous indiqueront les moyens d'être aimables et d'être aimées.

L'année 1877 n'a pas été brillante en productions musicales : nos abonnés ont lu dans les douze numéros du *Journal des Demoiselles*, les analyses détaillées de tous les ouvrages représentés sur nos scènes lyriques. Nous en rappelons seulement les titres à leur mémoire :

Kosiki. — *Paul et Virginie*. — *Linda di Chamounix*. — *La Marjolaine*. — *Le Timbre d'argent*. — *Le Roi de Lahore*. — *Cinq-Mars*. — *Graziella*. — *La Clef d'or*. — *La Tzigane*.

On a donné récemment, au théâtre de la Renaissance, un opéra-comique de Johann Strauss, dont le libretto a été arrangé par MM. Wilder et Delacour. La pièce intitulée : *la Tzigane* est une transformation d'une partition, la *Chauve-souris*, que les Viennois avaient fort applaudie. Le genre de l'esprit français, les usages habituels de nos scènes lyriques ne pouvaient accepter le thème primitif sans de notables changements. Aussi, le travail littéraire auquel les librettistes se sont livrés a-t-il produit pour nous un excellent effet. Johann Strauss s'est montré de son côté aussi remarquable compositeur dramatique que justement célèbre dans le domaine de la valse. Sa musique est fine, spirituelle et théâtrale, on regrette que l'ouvrage soit interprété par un orchestre habile mais trop restreint. La partition symphonique de M. Strauss exigeait plus d'ampleur, plus de musiciens dans l'accompagnement.

Les trois actes de la *Tzigane* ne contiennent pas moins de dix-huit morceaux. Les couplets vifs, à la française, y sont semés avec un art

infini, ce qui n'empêche pas l'ouvrage d'avoir un large développement musical. Les trois trios du 1^{er} acte, le duo de la déclaration, le *chœur des douairières*, et le duettino qui ouvre le premier acte, sont traités de main de maître; rien n'est plus spirituel que les couplets *des bêtises*. Le *pâté d'anguilles* et les *hirondelles*, puis le *rire* et la *chanson de Tzigane*, sont les morceaux principaux de cet ouvrage remarquable. Il y a certaines parties de cette musique qui rappellent la fine naïveté de Grétry. — Il en est d'autres qui nous font souvenir d'Auber, et cependant Strauss n'imité personne, sa partition est de lui seul, on ne pourrait y découvrir la moindre réminiscence. On est, il est vrai, tout étonné de trouver dans l'œuvre d'un allemand, cette manière, cette grâce particulière qui sont spéciales à notre pays. Aussi, la *Tzigane* va-t-elle être une des joies musicales de notre hiver. La pièce a été admirablement chantée par tout le personnel de la Renaissance.

MARIE LASSAVEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

RIZ DE VEAU AU GRATIN

Faites blanchir les riz, coupez-les en tranches; ayez un plat qui aille au feu et qui puisse figurer sur la table. Faites une farce avec un peu de lard, fines herbes, champignons hachés, mie de pain finement émiettée, poivre, sel, muscade. Placez de la farce entre chaque tranche de riz de veau, mouillez avec trois cuillerées de bouillon, saupoudrez de chapelure, feu dessus et dessous.

SOLE A LA NORMANDE (recette normande).

Faites fondre un gros morceau de beurre frais,

ajoutez poivre, sel, trois tranches d'oignon, beaucoup de crème fraîche, tournez lorsque la sauce bout; placez-y la sole, laissez jeter quelques bouillons; saupoudrez de chapelure, mettez au four, pendant quelques instants, pas trop, et servez.

On ajoute à ce plat, si on veut, des crevettes, des moules cuites dans leur jus, des champignons, des truffes; mais dans sa simplicité primitive, la sole normande est encore un mets excellent.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Non ! non ! je n'en dirai pas un mot !... que les tambours battent et crèvent ! que les accordéons s'essoufflent, que les trompettes sonnent et que les mirlitons chantent du nez, cela ne changera rien à ma résolution ! Je n'exalterai ni la splendeur des présents reçus, ni le bon goût des com-

pliments subis, ni la sincère effusion des souhaits échangés. Je ne tremperai point ma plume dans le fleuve banal où les correspondants paresseux vont puiser aujourd'hui une prose de circonstance, et je ne ferai pas plus la critique du Jour de l'an que son panégyrique...

D'ailleurs, pour qui pense, croit, espère, aime et se souvient, le *Jour de l'An* ne lui-t-il pas un peu dans chaque aurore?... Est-ce qu'en ouvrant les yeux au son de l'Angelus après le sommeil de la nuit, nous n'offrons pas tout d'abord à Dieu l'encens de la reconnaissance, l'hommage du repentir, l'effusion des regrets et du souvenir pour ce que nous appelons la veille et qui peut déjà se nommer le passé?... Est-ce que nous n'interrogeons pas d'un regard curieux la perspective encore inconnue dont les brumes matinales voilent à nos yeux les profondeurs et d'où vont émerger d'heure en heure les incidents, les événements, peut-être, de la journée?

Oui, nous faisons tout cela; et, ces étrennes de l'âme, nous les distribuons chaque matin. Quel devoir de plus ai-je à remplir aujourd'hui, *Jour de l'An* de par le calendrier?... A exprimer tout haut ce que je me contente ordinairement de penser, de sentir.

Avec toi, cette expression serait superflue, ma Florence! notre mutuelle tendresse date de trop loin pour avoir besoin de s'exprimer par des mots... Mais je compte des amies d'avant-hier, d'hier, d'aujourd'hui, là-bas sous le ciel gris que balaie le vent du Nord; j'en devine dans les villas éparses, aux rayons du midi, avec leurs avenues de rosiers qui ne s'effeuillent jamais; j'en sais de ce côté mystérieux d'où nous vient le soleil, et d'autres dans les régions qu'il empourpre des splendeurs de son couchant, et ce n'est pas tout vraiment! il me faudrait non-seulement partager mon cœur entre les quatre points cardinaux, mais encore me placer au centre même de la rose des vents, pour n'oublier personne dans un salut circulaire, tant je suis gâtée de tous les points de l'horizon par nos chères abonnées!

Ma Florence, je ne suis pas en reste avec elles! dis-le bien à toutes celles que tu as la bonne fortune de rencontrer sur ton chemin! et je vais le leur prouver en formant pour elles un souhait.. Ah! quel souhait! un vrai souhait de marraine-fée.

Et lequel? vas-tu demander.

Ah! lequel... lequel?

« Devine si tu peux et choisis si tu l'oses! »

Eh bien! reprends-tu après beaucoup d'hésitation, tu souhaites peut-être à tes amies nouvelles comme à tes amies anciennes... une éternelle jeunesse?

D'abord, ma chérie, ce serait un souhait superflu, puisqu'il est irréalisable. Et puis... c'est bien beau, la jeunesse; mais décidément c'est une chose surfaite!... ces illusions qu'il faudra perdre, ces espérances qu'il faudra voir s'évanouir, ces luttes qu'il faudra subir pour y succomber peut-être... ah! cela ne vaut point le prix qu'on attache à ses vingt ans! Passons. Cherche autre chose.

« La beauté, sans doute? »

Quelle frivole pensée! Est-ce bien toi, Florence, toi épouse et mère, qui la risques? Et le fais-tu sérieusement? la beauté! mais que veux-tu qu'on en fasse? Un cœur qui se laisse prendre par un nez grec ou par un pied andalou, n'est pas attaché solidement, et si tes beaux yeux profonds, tes cheveux soyeux et ton teint de lis avaient seuls enlacé ton Pierre aimé dans les liens conjugaux, je tremblerais pour ton bonheur car... le teint se flétrira, les cheveux s'éclairciront avant de blanchir et les beaux yeux ne seront pas toujours épargnés par la redoutable patte-d'oie... et puis c'est très-fatigant d'être belle; la beauté oblige; elle a sa réputation à soutenir, elle se doit à l'admiration publique, il lui faut s'entretenir, s'assaisonner... et cela prend un temps et cela coûte une peine!... Vraiment, j'en parle comme si je le savais par expérience! Ne te moque pas de moi, et cherche encore.

« Eh bien!... la fortune, sans doute. »

La fortune! deviendrais-tu positive, ma Florence? la fortune! et pourquoi faire? Du bien? à la bonne heure. Mais, grâce à Dieu, on en peut faire avec des ressources modestes et l'aumône des bons conseils, des vertueux exemples, l'aumône du temps, l'aumône du cœur, toutes ces aumônes à la portée de chacun, soulagent autant de misères que l'aumône de la bourse. Et puis, si l'or n'est pas tout à fait « une chimère », c'est du moins une tentation... la facilité qu'on a de satisfaire ses besoins fait que l'on arrive à s'en créer; un caprice assouvi engendre un autre caprice; une fantaisie mène à d'autres fantaisies... religieusement parlant, l'opulence est effrayante puisqu'il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume du ciel, qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille; et, à ne considérer les choses qu'humainement, on arrive à reconnaître qu'une grande fortune est souvent une lourde charge par les obligations qu'elle impose d'ordinaire. Conclusion: ce n'est point là mon souhait d'étrennes.

Sans te mettre plus longtemps l'esprit à la torture comme si tu avais un logogriphe à deviner, je vais te confier le souhait que je forme pour toute âme à laquelle je m'intéresse... à commencer par la mienne, bien entendu.

Eh bien! je nous souhaite... la Patience!

Eh! chère amie, ne te récrie point de la sorte, et ne prétends pas que tu vois lasouris s'échapper des flancs de la montagne! La Patience n'est pas si mulot que cela, vraiment! Cette petite vertu qui, de fait, en est une grande, me semble d'autant plus précieuse qu'elle est d'un usage ordinaire, d'un usage journalier, d'un usage incessant! Ah! qu'il en faut, grand Dieu! Qu'il en faut à chacun! tu ne protesteras point, mais si tu protestais, je prendrais au hasard la première venue de tes journées, des journées de chacune de nous pour te convaincre:

On voulait aller à une messe matinale et l'on



Janvier 1878

4136

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Modes de Paris, Rue Drouot, 2

Coiffettes de M^{lle} Vidal 42, r. Vivienne - Coiffette de jeune fille de M^{lle} Tarot 4, rue
Favart - Rubans et Passementerie de la Ville de Lyon, 6, Ch. St. Martin - Parfums de la Maison
Guerlain, 15, r. de la Harpe - Parfums de la Maison Wheeler & Wilson, 70, Boul. Sébastopol.

pentaminto de Madrid



Janvier

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Modes de Paris, Rue Drouot. 2.

Expos. de Magasin de la Paix, 23-27.

4136 bis

JOURNAL DES DEMOISELLES

PARIS, 10 FRANCS.

2, Rue Drouot, 2

DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Voici le moment où il n'est guère possible de sortir le soir sans s'emmitoufler dans une bonne fourrure. Il n'est pas de précautions inutiles contre les rhumes ou les gripes, occasionnés le plus souvent par le passage subit du chaud au froid.

Il y a deux genres de fourrure : la fourrure *naturelle*, et la fourrure *lustrée*, c'est-à-dire *teinte*; on obtient quelquefois avec la teinture d'assez jolis résultats. La fourrure naturelle, la vraie, est beaucoup plus solide et partant bien plus chère.

Le *dos* de l'animal est toujours la partie la plus belle; le *ventre* s'emploie surtout en doublure de vêtements.

Les sorties de bal ou de théâtre se doublent en chat de Russie et en lièvre blanc. Il y en a qui sont garnies de bord de fourrure-duvet teinte de nuances foncée ou claire, allant avec le vêtement, généralement de couleurs claires.

Les bords de fourrure sont souvent surmontés de dessins de broderies en soutaches et petits galons d'or, d'argent, d'acier, quelquefois entremêlés de perles assorties.

Pour jeunes filles, les plus choisis sont en cachemire blanc, bleu ou rose avec bords de cygne de mêmes nuances. Il y en a aussi avec bords de peluche de soie, doublés du même tissu.

Les *boas* plus ou moins longs sont en faveur. Ils doivent être semblables aux manchons, qui tendent un peu à augmenter de volume, de façon à garantir du froid les deux mains ensemble. De 25 à 50 francs, on a un très-joli manchon en *skins naturel*; en lustré, il y en a depuis 13 francs.

Ces manchons si jolis, en fourrure noire pointillée de poils blancs, sont en *castor lustré*, et ces poils blancs sont rapportés un à un. Ils valent de 25 à 30 francs.

Le *castor naturel* à poils gris velouté vaut de 50 à 60 francs, et celui non pointillé mais très-beau de qualité, de 35 à 45 francs.

En *loutre de mer*, un manchon coûte de 45 à 55 francs, et en *loutre du Kamschaska* de 120 à 600 francs.

En *martre zibeline*, il y en a à tout prix : de 200 à 2,000 francs.

En fourrure de fantaisie, on trouve d'assez jolies choses. L'*Opossum d'Australie* a pris la place de la pauvre marmotte, tout à fait démodée aujourd'hui; mais sa vogue pourra bien être éphémère. L'*Opossum* se vend 1 fr. 50 cent. le centimètre de large, et 8 francs le mètre, la bande de 12 centimètres.

Le *grèbe* qui s'emploie beaucoup en palme pour garnir les chapeaux de velours, et aussi en tour de cou, coûte 15 francs le mètre, large à peu près comme la main.

Quant à la queue de martre, charmante fourrure assez délaissée, elle est toujours chère : 80 francs le mètre sur 2 centimètres de large.

Le *lynx du Canada*, bonne fourrure épaisse et douce, d'un gris fauve, vaut en 18 centimètres, 18 francs.

Cela fait de bonnes garnitures pour les costumes de drap.

Le *renard argenté*, plus cher mais bien plus élégant, ressort admirablement bien sur une étoffe de belle qualité unie. Sa peau est duveteuse et ses poils longs et follets.

Les longs paletots d'enfants, soit de velours, soit de drap, s'ornent toujours de petits bords de fourrure.

On en met également à leurs toques et aux bonnets hongrois de velours ou de drap.

Quelquefois, on ne garnit que le col et les poches des vêtements.

La fourrure qu'on a essayé d'employer en ornement sur chapeaux dits fermés, est une garniture beaucoup trop lourde, pour le volume actuel de nos coiffures.

En revanche, la chenille est d'un fort heureux effet, se marie très-bien avec le velours, la peluche et même le tulle.

Une frange de chenille dont chaque brin est terminé par une boule de jais, une perle de couleur d'ambre ou d'or, retombe sur un diadème de velours, et continue autour des brides, croisées sous le menton par un bijou assorti.

Un autre très-joli genre de chapeau se compose de dentelles noires brodées d'or fin. Plumes de côté, ou bouquet de roses rouge sombre.

JANVIER 1878.

Pour les femmes âgées, il y en a de fort élégants, encadrant le visage d'une manière très-seyante; par derrière, les dentelles brodées retombent en mantille. Outre que cette forme a un aspect confortable, elle a encore l'avantage de fort bien garantir de l'air; voile pointillé garni d'une assez haute dentelle brodée.

Tous les chapeaux d'hiver ont des brides. Celles en velours ou en peluche ont un envers de satin.

Comme presque tous les ans à pareille époque, il est question de reprendre les châles de cachemire de l'Inde, portés d'une façon ou d'une autre. Lefait est que, puisqu'on persiste à mettre dans les corbeilles de mariage des objets d'une aussi grande valeur, il serait rationnel de s'en servir.

En tout cas, une femme qui n'est plus toute jeune est toujours sûre d'être très comme il faut chaque fois qu'elle portera le sien, d'autant plus que les toilettes actuelles se prêtent fort bien aux draperies d'un cachemire.

Les formes des costumes restant plates, il est important, pour ne pas se grossir inutilement, d'avoir des jupons de dessous bien faits, c'est-à-dire très-étroits vers le haut, bien collants aux hanches, et seulement un peu froncés en arrière.

Ceux en molleton sont très-agréables à porter. Les rouges et les bleus soutachés de blanc ou garnis de dentelle-torchon, sont les plus jolis. Il y en a en cachemire d'Écosse pour les personnes moins frileuses, et pour celles qui le sont davantage, en satin tramé ouaté, doublé de flanelle. D'autres, en tissu de feutre gris avec broderies d'application.

Pour les personnes qui font à pied de longues courses par tous les temps, le jupon de dessous le plus pratique est celui de soie noire avec un ou deux tout petits volants plissés au bord, et doublé chaudement.

Les tissus de laine nouveaux offrent un choix immense pour composer les toilettes des jeunes filles. On y met fort peu de garnitures; souvent, un simple bord piqué plusieurs fois, deux ou trois biais d'étoffe différente lisérés de chaque côté.

Le plastron et les manches variés.

Grand choix également dans les nombreux modèles de boutons.

Malgré les préoccupations du moment, il est nécessaire de prévoir quelques réunions du soir, ne seraient-ce que celles de famille, ou celles déterminées par de prochains mariages.

Je viens précisément de voir la toilette destinée à une charmante mariée de demain. Je vais la décrire.

Elle est en beau satin blanc, le corsage séparé de la jupe, afin de pouvoir être remplacé le soir par un corsage décolleté.

La jupe, à très-longue queue, est ornée dans le bas de deux volants plissés à très-petits plis frisés. Ces volants sont beaucoup plus bas aux lés

du devant. En dessous, et les dépassant un peu, une haute dentelle plissée de même.

Jupe très-longue et très-plate, dont tout le devant est orné de biais en travers, également en satin, de chacun desquels sort une dentelle de point d'Alençon légèrement soutenue. Ces biais et ces dentelles s'arrêtent de côté, et entrent en dessous des lés de la traîne, qui forment plusieurs draperies plates, retombant jusque sur la queue du jupon où elles sont fixées.

Corsage cuirasse à longues basques collantes, terminées par un gros liseré.

Manches étroites avec plissé et dentelle.

Le devant du corsage est fermé par un petit cordon de fleurs d'oranger serpentant sur un point d'Alençon qui, après avoir garni le tour du cou, redescend en jabot.

Bouquet de côté, un peu haut; long voile de tulle uni tombant derrière et devant sur le visage, mode bien plus modeste et bien plus seyante que celle plus récente qui consiste à laisser la figure à découvert. Guirlande faisant un peu diadème; coiffure peu haute et bandeaux plats.

Les deux sœurs de la mariée ont pour la messe de jolies et simples toilettes en cachemire bleu de ciel. Forme princesse à queue. Le bas est à dents pointues lisérées de soie, desquelles sortent deux volants plissés également en soie, qui ont l'air d'appartenir à un jupon de dessous.

Le corsage est un peu ouvert en carré avec draperies de soie. Manches de soie, dont le bas est à dents avec volants plissés. Dans l'intérieur du corsage, fichu à plis croisés en crêpe lisse.

Chapeau de peluche de soie bleu de ciel. Nœud de soie un peu large, placé sur le dessus, et faisant brides. Guirlande de fleurs blanches en dessous.

Petit bouquet de fleurs semblables sur le côté du corsage.

Gants de Saxe blancs.

Pour le soir, ces jeunes filles ont des toilettes roses.

Jupe de dessous dont le devant en mousseline rose, est orné de douze très-petits volants de tarlatane rose plissée. Le derrière de la jupe est composé d'une traîne en soie rose avec deux petits volants de tarlatane plissée dans le bas.

Tunique en jolie imitation de crêpe de Chine rose. Le corsage est décolleté en carré. Il s'attache de côté, allant en biais jusqu'à 25 centimètres de la taille, où la tunique, formant deux longues pointes, s'ouvre en laissant voir les petits volants de devant du dessous.

Deux pointes se croisent par derrière et s'ouvrent sur les lés de soie de la traîne.

Cette tunique n'a pour tout ornement qu'un petit effilé mousse de soie rose, qui se retrouve au corsage, à la suite de draperies de tarlatane et au bord des petites manches.

Rose au corsage et dans les cheveux.

Souliers roses. Gants blancs à 6 boutons.

LEÇON DE COIFFURE

Par M. de Bysterveld. (Voir notre cahier de Janvier, page 7.)

Faites une raie tout autour de la tête, à 10 centimètres environ de la naissance du front et de la nuque. On attache sur l'occiput la partie de cheveux du sommet de la tête. Les cheveux du front sont effilés et ondulés au petit fer (fig. n° 1).

Prenez ensuite la mèche de cheveux de la tempe et celle derrière l'oreille, que vous croiserez en nouant. Celle de la tempe porte le n° 1, et celle de l'oreille le n° 2. Une fois nouées, remontez les deux extrémités sur le sommet de la tête (fig. n° 2).

Avec la mèche n° 3, laquelle se trouve attachée sur l'occiput, on fait deux nœuds de cravate à main-levée; ces nœuds forment le haut de la coiffure (fig. n° 3).

Prenez ensuite la mèche n° 4 et 5. Nouez-les en deux comme on fait de la mèche n° 1 et 2, sur les tempes. Fixez-les ensuite derrière la tête; si la place le permet, vous faites une ou deux coques avec les pointes (fig. n° 4).

VISITES DANS LES MAGASINS

Je crois, mesdemoiselles, qu'il est utile de vous donner de temps à autre quelques renseignements sur les parfumeries dont vous devez vous servir, quand ce ne serait que pour vous prémunir contre cette avalanche de cosmétiques qui promettent aux teints bruns une peau de lys et de rose, et aux visages marqués de ces petites taches appelées taches de rousseur, une peau de satin. Je ne pense pas m'engager dans une voie blâmable si je vous conseille de vous servir du savon Sapoceti, de la maison Guerlain, 15, rue de la Paix, parce que ses qualités adoucissantes empêcheront vos mains de gercer, ou les guériront de leurs gercures. Cet excellent savon a pour base le blanc de baleine qui lui donne une pâte onctueuse et une mousse légère. Si je vous dis que le Baume de Laferté empêchera vos lèvres de gercer ou les guérira, je ne crois point non plus mériter l'anathème; d'autant plus que ce baume de Laferté est souverain contre les engelures ouvertes ou fermées. L'Eau de Cologne me paraît aussi un très-excellent et inoffensif parfum à vous signaler, elle a même le mérite de dissiper le mal de tête; celle de M. Guerlain est hors ligne, qui s'en est servi ne peut plus s'en passer. Mais si je vous dis que la poudre de cypris pour les brunes, de cygne pour les blondes et la pâte de fraises pour le visage entretiendront la fraîcheur de votre teint, je vois certaine personne d'âge s'effaroucher; mais, je le répète, ces renseignements s'adressent aux personnes qui font usage de parfumeries; sans blâmer les unes, je félicite celles qui s'en passent.

Il n'est pas de meilleur moyen pour conserver aux plantes d'appartement leur feuillage vert et les disposer à prendre leur essor, le temps venu, que l'emploi du floral. L'influence de ce produit chimique sur la terre qu'il engraisse aide beaucoup au développement des feuilles et des fleurs. Plus n'est besoin de repoter les plantes puisque l'une des propriétés de ce produit est de fournir, aux plus mauvaises terres, l'aliment nécessaire à la végétation; les effets en sont vraiment merveilleux. Nous ne donnons aucun détail sur l'emploi du floral, chaque boîte contenant une ins-

truction détaillée sur la manière de s'en servir. Le floral qui se trouve à l'Agence centrale des Agriculteurs de France, 38, rue Notre-Dame-des-Victoires, se vend au détail par boîte de 500, 250 et 125 grammes. Il comporte quatre formules s'adressant aux diverses plantes, car une seule formule ne peut convenir à toutes. S'adresser directement à M. Alfred Dudoïy, à l'adresse donnée.

FANTAISIES, DENTELLES BRODÉES, GALONS

Des magasins de la Ville de Lyon, 6, rue de la Chaussée-d'Antin.

Parmi les nouveautés qui vont servir à garnir les robes de tulle, plaçons en première ligne les dentelles brodées rappelant la blonde; leur effet est riche et répond au luxe des étoffes. Cette dentelle, ou pour mieux dire ce tulle brodé, se dispose en fichu mantille, en écharpe pour s'entourer le cou et la tête ou bien servant d'attache au relevé d'une tunique. Les broderies, imitation de passé et de point de chaînette, s'exécutent aussi en soies ombrées de couleurs éteintes sur tulle noir et font le plus joli effet. Le voile Lita complètement brodé se garnit d'une dentelle semblable ou d'un effilé.

Pour mémoire disons que les grandes mantilles espagnoles que nous avons vues à la Ville de Lyon ont les prédilections des jeunes femmes comme sortie de théâtre ou de soirée.

Pour les robes de réception et de dîner il nous a été montré des broderies courantes en soie et or qui s'appliquent au contour des draperies et même sur les jupes où on les dispose en quille et de mille autres manières. Ces broderies se font sur commande; envoyer l'échantillon de l'étoffe. Les nœuds-aiguillette en ruban de satin double face ou en ruban de velours à envers de satin, remplacent les fleurs pour les petites soirées intimes; on les pique de côté à l'ouverture du corsage, là où se posait la fleur; on assortit le nœud de la coiffure.

On trouve encore à la Ville de Lyon des boucles de ceinture en strass avec monture en argent; elles se mettent le soir sur une robe habillée, car vous saurez, mesdemoiselles, que l'on reporte les ceintures sur les corsages à basque et même avec les robes-princesse; cette mode est charmante pour les tailles fines et élancées. Les personnes fortes ou seulement épaisses de taille feront bien de s'en abstenir. C. L.

La Favorite des Dames, petite machine à un fil, marche à la main et au pied; mais pour la faire marcher au pied, on doit l'assujettir à une petite table préparée à cet effet; il faut donc, en faisant sa commande à M. Séling, propriétaire exclusif de cette machine, désigner si l'on veut une machine à deux fins. Evidemment le prix n'est pas le même avec la table; il est déjà si minime, 64 fr. avec tous les accessoires et les guides! Quant à la machine Wheeler et Wilson, dont M. Séling est le seul agent en France, elle ne marche qu'au pied; elle est si douce, si facile à mettre en mouvement qu'une simple pression du pied suffit. Au milieu de cette quantité de machines à coudre, admises aux expositions universelles et autres, la machine de MM. Wheeler et Wilson a toujours attiré l'attention des jurys qui lui ont décerné les premières récompenses. Pour éviter les contrefaçons, exiger la marque de fabrique: deux W enlacés dans un écusson. Nous prions de s'adresser directement à M. Séling, 72, boulevard de Sébastopol.

EXPLICATIONS DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES N° 4136.

Toilettes de bal de mesdemoiselles Vidal, rue Vivienne, 42.

Toilette de jeune fille de mademoiselle Tarot, rue Favart, 4.

Première toilette. — Jupe en gaze diamantée bleue, bouillonnée de chaque côté du tablier qui est en brocatelle lamée d'argent; au bas du tablier, un plissé en gaze surmonté d'une guirlande de roses thé. Corsage en faille bleue avec plastron et bande cuirasse en brocatelle lamée; dos princesse en brocatelle, décolleté en carré faisant manteau de cour bordé d'une chiorée en faille qui se perd sous la bande cuirasse du corsage. Bouquet et traine de roses thé sur le drapé du manteau; manche en gaze avec petit revers de brocatelle bordés de faille; petits bouquets de roses thé et boutons de roses thé sur les épaules, au corsage et dans les cheveux (1).

Deuxième toilette. — Robe en tarlatane mais ornée de velours du Nord et franges perlées. Tablier tendu en tarlatane, traversé par des bandes de velours faisant pointe au milieu, brodées de motifs en soie blanche et perles, et bordées de franges perlées; de chaque côté, une quille en velours uni est retenue par des boutons perlés; une draperie de satin avec franges de perles s'échappe de l'une de ces quilles de velours et s'étend sur la traine, où elle est fixée très-bas sous un bouquet de camélias; corsage décolleté en fichu, (voir la planche de patrons de ce mois) gilet avec traverses de velours brodées comme à la jupe; bandes de velours uni de chaque côté, ornées de boutons perlés; manche bouillonnée en tarlatane, avec bracelet de velours brodé et frange perlée. — Sortie de bal en drap cachemire blanc, forme visite à manche carrée, avec bordure de plumes; sur la manche, un revers en satin blanc capitonné de bouffettes de soie ponceau.

Toilette de fillette pour bal blanc. — (Voir la planche de patrons de ce mois). Robe baby en gaze de Chambéry ou tissu façonné de laine blanche à tablier de baptême en taffetas rose, bordé de chaque côté d'un plissé de gaze blanche. La robe, droite derrière, est drapée des côtés et bordée de trois volants plissés, un rose entre deux blancs; ceinture nouée en ruban rose, et fixée aux lés de côté de la jupe; corsage décolleté en carré, bordé d'un plissé de gaze fermé par un nœud de ruban rose et un petit bouquet de bruyère; manche demi-longue, en gaze, bordée d'un plissé de taffetas rose; au-dessus, plissé à tête en gaze de Chambéry, avec jarretière et nœud rose. — Petite touffe de bruyère dans les cheveux.

GRAVURE DE TRAVESTISSEMENTS N° 4136 bis.

Albanaise. — Jupe en gaze lamée sur un pantalon bouffant en satin émeraude. — Gilet en damassé de soie amaranthe, bordé de satin vert et s'ouvrant sur une chemisette ronde en foulard; corselet en damassé orné de galon brodé; écharpe laine et soie, rayée de cerise et or, nouée devant. — Veste ou *djebbah* en satin émeraude bordée de galon brodé; longues manches en gaze lamée; anneau de galon brodé sur la manche près de l'épaule. — Petite calotte en satin cerise bordée de perles et retenue par une aigrette; double rangée de perles sur les cheveux. — Bottines en maroquin brodé (2).

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 janvier.

(2) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 janvier.

Dame noble de la fin du XV^e siècle. — Jupe en velours violet, avec draperie de brocart ornée de galon d'or brodé de soie, et fermée par une agrafe de passementerie à glands d'or. — Corsage décolleté en velours bordé de galon; il est ouvert et lacé sur un plastron de brocart d'or; manche à crevés de satin or; très-plat du bas et fermée au poignet par un galon. Guimpe plissée sur les épaules. — Bandeau de perles; une rangée de perles est enroulée dans le chignon; épingle de cheveux. — Collier et boucles d'oreilles en rubis.

Jeune Russe. — Pantalon mi-long en drap bleu serré au-dessous du genou; tunique flottante à larges manches, en taffetas ponceau brodé en vert, elle est serrée à la taille par une ceinture de soie verte. — Casaque en drap peluche ou velours noir doublée de fourrure. — Bonnet de velours ponceau avec bordure de loutre, ornée devant d'une double agrafe en passementerie de soie verte. — Bottes à haute tige sur des bas rouges.

Jeannette. — Jupe en satinette rayée; corsage cuirasse très-décolleté en satinette unie, à épaulettes drapées sur un fichu de gaze tilleul bordé de dentelle. — Tablier à bavette en batiste garni de ruban, petite poche ronde avec nœud. — coiffe paysanne en batiste et dentelle avec couronne de ruban groseille. — Bas grosseille et souliers bleus à hauts talons.

LAMBEQUIN. — Broderie festonnée en soie d'Alger, et broderie orientale en laine de Hambourg, sur drap.

Les deux lacets en laine formant contre-bordure sont fixés par des points d'arrêt sur une laine lancée sur les côtés, et par un branchage en soie ou en laine au milieu; les tiges sont formées par plusieurs rangs de point de chaînette en laine dédoublée.

PETITE PLANCHE REPOUSSÉE

Modèle de mademoiselle Leeker, 3, rue de Rohan.

TROIS DENTELLES RENAISSANCE, voir le Manuel du Journal des Demoiselles.

N. 1. — Point diamant. — Barrettes festonnées. — Point de tulle simple un peu serré avec caillets.

N. 2. — Pois guipure. — Barrettes.

N. 3. — Point de tulle simple. — Point diamant. — Pois guipure. — Barrettes. — Point de Venise. — Point de tulle double.

PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE

Modèle de madame Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré.

IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE

NATURE MORTE : Lièvre, fruits et légumes.

PREMIER CAHIER

Coussin en toile Véronèse. — Entre-deux. — Éventail. — Corbeille à cartes. — Costume de petite fille. — Toilette de promenade. — Costume de petit garçon. — Boîte à cigares. — Ornement en soutache. — Écran chinois. — Suzanne. — Julie. — Portebouquet. — Bande en velours frappé. — Sortie de bal. — Toilette en kablé. — Garniture. — Toilette de fillette. — Détail de la legon de coiffure. — Portemonnaie (lutrín). — Garniture. — Jardinière. — Voile de fauteuil au crochet.

PLANCHE I

1^{re} CÔTÉ

CORSAGE DÉCOLLETÉ, 2^e toilette (gravure n° 4136).

SORTIE DE BAL, page 6, } cahier de

ROBE DE PETITE FILLE, page 3, } janvier.

2^e CÔTÉ

ROBE DE BAL POUR FILLETTE, gravure n° 4136.

COSTUME POUR PETIT GARÇON, page 3 (cahier de janvier).

a mal dormi, tant on craignait d'en manquer l'heure; cependant, on a cédé tardivement au sommeil et quand on s'éveille il doit être un peu tard, bien que la lueur terne d'un matin d'hiver ne pénètre pas encore à travers les persiennes et les rideaux fermés. Vite, une bougie! Maudite allumette! La voilà qui fait long feu! Et de même pour une autre, une autre et une autre encore! enfin voici de la lumière; mais... la pendule s'est arrêtée durant la nuit et l'on a envoyé sa montre chez l'horloger. Il fait un froid de loup, plus une étincelle sous la cendre... et cette Mariette qui n'arrive pas au coup de sonnette pour allumer le feu! On s'habille à la hâte tout en grelottant... bon! Mariette n'a pas nettoyé les chaussures dont on avait besoin! et ce pardessus un peu mûr qui craque, au moment où on l'enfile avec trop de brusquerie! et les gants qu'on ne trouve pas à leur place! et le livre spécial qu'on voulait emporter! où donc est-il, mon Dieu! où donc est-il?... ah! l'on s'en souvient: une amie qui l'emprunta s'est dispensée de le rapporter. Enfin l'on sort hâtivement, coiffée de travers et la figure agitée; on va trotter menu pour regagner le temps perdu: mais l'on compte sans les four-nisseurs qu'on rencontre en chemin, l'offre et la réclame sur les lèvres; sans les embarras de voitures, sans la vieille voisine qui veut absolument faire le chemin de conserve et qu'une tortue devancerait à la course. On arrive à l'église; la Messe est fort avancée; on trouve sa place occupée par une étrangère qu'on n'ose pas en déloger; on s'empare au hasard d'une chaise défoncée qui fait face au premier pilier venu; impossible de voir l'autel! Le prédicateur monte en chaire: aussitôt, toutes les bonnes femmes asthmatiques réunies dans les nefs s'empressent de tousser à qui mieux mieux; pas moyen de distinguer une phrase du sermon! un chien d'aveugle en rupture de corde cherche un abri entre les jupes: on le voit choisir sa jupe, à soi, dans laquelle il essuie consciencieusement ses pattes crottées, tandis qu'on sent le dossier de sa chaise secoué par un bambin qui cherche des distractions. Voici une quêteuse; on n'avait point prévu le cas. La quêteuse présente sa bourse à brûle-pourpoint... on cherche fiévreusement la sienne dans sa poche, entre son mouchoir et son chapelet... la quêteuse attend; enfin voilà le bienheureux porte-monnaie! bon! il s'accroche au bouton du gant ou à la dentelle de la manche... comment le décrocher et l'ouvrir?... et la quêteuse attend toujours!

T'abrège: on rentre chez soi: le mari, s'il y a

un mari, s'est levé de mauvaise humeur, et prétend que les cheminées fument; les enfants, s'il y a des enfants, se disent malades pour ne point aller à l'école et font une scène quand on les habille. Mariette qui s'est attardée au marché ne sera point en mesure de servir le déjeuner à l'heure; elle casse une assiette de colère parce que madame veut se mêler de la cuisine sous prétexte que cela ira plus vite. On se met à table: comme toujours Mariette a oublié le couvert à découper, salé la plupart des mets à les rendre immangeables et elle jette l'argenterie à terre comme pour en éprouver la solidité. On fait défendre sa porte parce qu'on veut travailler: elle est forcée à plusieurs reprises! la couturière apporte une robe: elle est manquée! la marchande de modes envoie sa note: c'est le double du prix convenu!

On avait beaucoup de visites à faire en peu de temps: on trouve tout le monde chez soi madame A*** produit ses enfants gâtés; madame B*** étale sa gastrite dans toutes ses phases, depuis l'heure déjà reculée de son avènement; madame C*** mais l'on coupe brusquement court au macaroni filandreux qui lui tient lieu de conversation, et l'on regagne à la hâte sa maison pour s'habiller, car on doit dîner en ville. L'heure approche! l'heure va sonner... et le coiffeur ne vient pas! c'est bien fait: on n'avait qu'à se coiffer soi-même.

Ce dîner, digne des anciens jours, dure deux heures! et la maîtresse de maison insiste pour que l'on mange de tout! horreur!! On retourne au salon... les trois garçonnets du lieu récitent des fables qu'il faut écouter; leur sœur aînée écorche plusieurs sonates qu'on est obligée de subir... et même d'applaudir! Les tables de jeu s'organisent: on est parqué au *Nain jaune*; et, jusqu'à minuit on répète: un sans deux, deux sans trois, trois sans quatre, d'un air lugubre à force de s'ennuyer et d'avoir sommeil.

J'en passe, j'en passe, ah! combien j'en passe!... Il y a de ces tribulations incessantes pour tous les âges et pour toutes les situations. Avec les choses, la patience est encore possible, car il serait vraiment stupide de leur en vouloir; mais avec les gens qui sont la plupart du temps insupportables par leur faute, comme elle est difficile! Et pourtant, la patience, c'est la pleine possession de soi-même, c'est la force, c'est la paix!

Si j'ai mis la tienne à une trop rude épreuve par la longueur de cette lettre, pardonne-le-moi, ma chérie, car je t'aurai ainsi donné l'occasion d'acquérir quelque mérite aux yeux de Dieu.

Ta dévouée,

JEANNE.



CHARADE

Mon premier, ville de Judée,
 Mon dernier, tribu d'Israël,
 Forment, en se joignant, un temps très-solennel
 Dans la religion fondée
 Par Mahomet chez les fils d'Israël :
 En jeûnant tout le jour, ils font leur pénitence
 Selon la lettre seule, et l'esprit est absent ;
 On les voit se livrer à toute intempérance
 Sitôt que le soleil dans sa couche descend.

MOSAÏQUE

« Mon Dieu ! disait une sainte âme, donnez-moi
 tous les jours *un peu de travail* pour occuper
 mon imagination, *un peu de souffrance* pour
 sanctifier mon âme, *un peu de bien à faire* pour
 soulager mon cœur. »

Une autre disait tous les matins : « Aujourd-
 » d'hui je ferai plaisir à tous ceux que le bon
 » Dieu enverra autour de moi. »

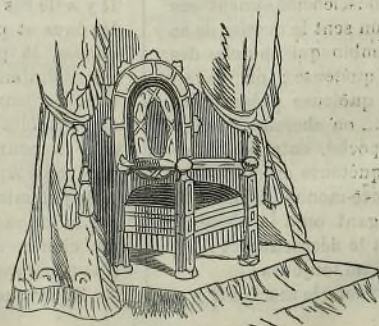
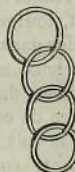
C'est autant pour votre propre dignité que
 pour ne pas blesser celle de vos gens, que vous
 devez vous abstenir de les gronder publique-
 ment. Quel que soit l'oubli, la gaucherie dont ils
 se soient rendus coupables, riez-en le premier et
 redoutez les témoins pendant ces explications de
 ménage.

Comtesse de Bradi.

RÉBUS



LEAÏN



Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY

7 - 1819 PARIS. — TYPOGRAPHIE MORRIS PÈRE ET FILS, RUE AMELOT